Ah quel conte! / Conte politique, et astronomique. Premiere [-huitieme] partie

CHOISY LE ROY.







AH QUEL CONTE!

CINQUIEME PARTIE.



AH QUEL CONTE!

CONTE POLITIQUE,

ET ASTRONOMIQUE.

O quantum eſt in rebus inane!
Perſ.

CINQUIEME PARTIE.





A BRUXELLES,

Chez les Freres VASSE, Libraires.

M. DCC. LIV.



AH QUEL CONTE!

CINQUIEME PARTIE.

LIVRE TROISIEME.

CHAPITRE PREMIER.



A nuit commençoit à s'étendre dans les airs, lorſque l'amoureux Roi de Tinzulk, & ſon indifférent Favori entrérent

dans le Palais des Autruches. Taciturne, qui étoit, peut-être, l'homme de ſon ſiécle, qui craignoit le plus le Bal, ne fut tranquile que, quand au ſilence qui régnoit dans le Palais, il put juger qu'on ne s'y préparoit pas à danſer. Le Roi des Terres vertes averti par le bruit des tambours, de l'arrivée de Schézaddin, alla au-devant de lui, & le conduiſit chez la Reine, où il trouva cette Oye divine, dont il étoit ſi ſérieuſement occupé; on ſçait trop combien ils aimoient tous deux, pour

qu'il ne fût pas inutile de décrire tous les mouvements dont ils furent agités en se revoyant. Les personnes qui connoissent l'Amour, trouveroient, sans doute, cette peinture trop foible ; les indifférents la croiroient éxagérée. L'émotion de la Princesse fut si marquée, que le Dindon qui rêvoit tristement dans un coin du cabinet, la saisît, frémît, & sortit. Qu'il est doux d'apprendre son bonheur par le désespoir de son Rival ! Que Schézaddin, que les infidéles ré-

cits de Taciturne, n'avoient que trop tourmenté, ſçût de gré à la Princeſſe, de la fureur où elle venoit de mettre le Prince des Sources bleues ! Que n'eût-il pas ſacrifié pour pouvoir lui dire tout ce qu'elle lui inſpiroit ; & combien ne ſe ſentit-il pas gêné de ne faire que d'inſipides compliments à cet objet adoré à qui ſon cœur diſoit en ſecret, des choſes ſi tendres !

Pendant qu'en croyant ſe contraindre, ils s'exprimoient leurs ſentiments avec toute l'imprudence

possible, le Roi Autruche qui parloit toujours à Schézaddin, s'ennuyant de n'en pas obtenir de réponse, l'entraîna vers la Reine, qui lui demanda s'il vouloit jouer à Cavagnol. Le Prince y consentit d'autant plus volontiers que le jeu le délivroit de l'embaras de la conversation, & le mettoit vis-à-vis de la Princesse. Taciturne, enchanté de ce que sa spirituelle Grue n'étoit point de la partie, alloit se placer auprès de son Maître, lorsqu'on vint lui dire que la

Reine des Isles de Cryſtal le prioit de paſſer dans ſon appartement. Quelque incivile que lui parût cette prière, la crainte de déplaire à Schézaddin, qui, comme l'on ſçait, étoit ami de la Grue, le força de s'y rendre ; mais avec une humeur, dont il ſe promit bien de la rendre la victime.

La Reine des Isles de Cryſtal, étoit non-ſeulement auſſi Géométre que le Roi ſon couſin ; mais encore elle aimoit l'eſprit autant pour le moins qu'au-

trefois il l'avoit aimé. Toutes les personnes qui avoient de l'esprit, & des ridicules, ou des ridicules sans esprit, s'assembloient chez elle tous les jours. La fureur de briller y rassembloit les gens du caractère le plus opposé. La Grue la plus célébre par ses galanteries, & par son mépris pour les préjugés, s'y trouvoit auprès de l'Oye la plus insuportable pour sa pruderie. Le petit Maître assis entre le Géométre & le Sçavant, dissertoit aussi hardiment qu'eux-mêmes,

& croyoit en prenant leur ton, avoir acquis leurs connoiſſances, comme en s'efforçant de prendre le ſien, ils croyoient avoir atrapé ſa légèreté. Par amitié pour les Poëtes qui étoient de la cabale, on n'y vantoit jamais que les Auteurs ſans réputation. La médiſance, & la tracaſſerie étoient les objets les plus importants de cette Société. On y parloit de tout, & l'on ne s'y connoiſſoit à rien. La Caillette la plus frivole, croyant entendre les ſciences les plus abſtraites, fai-

ſoit des agaceries, arrangeoit un rendez-vous, critiquoit le plan d'une Tragédie, & créoit des ſyſtêmes. L'amour-propre, l'ignorance, & la prévention y dictoient tous les jugements. Par un principe établi de tout tems, dans les bureaux d'eſprit; mais bien mieux ſuivi dans celui de la Grue, que dans aucun autre, on ne trouvoit de la raiſon, des graces, de l'eſprit, qu'à ceux qui le compoſoient, quoique pour en donner une juſte idée, on ſoit obligé de di-

re qu'on y trouvoit jusques à des *Persiffleurs*, & qu'ils y étoient à titre de gens de mérite.

On étoit dans le fort de la dissertation, lorsque Taciturne arriva. Il fut confondu de l'air de satisfaction qui régnoit sur le visage de tous ceux qui composoient cette Assemblée. Edifié de l'intrépidité avec laquelle ils étoient ridicules, charmé du faux de leurs décisions, & étonné du ton précieux, & guindé de leurs discours; il se promettoit de leur rompre en visière,

& il avoit déja entrepris une jeune Dinde, qui débitoit avec toute l'emphaſe, & toute la préſomption poſſibles, de petits riens auſſi uſés que puériles, lorſque la Grue qui étoit couchée non chalamment ſur un grand ſopha, lui ordonna de ſe mettre auprès d'elle.

Quelque ſenſible que je ſois aux charmes de l'eſprit, lui dit-elle, & toutes uniques que ſont dans leur genre, les perſonnes que vous trouvez ici, je crois que vous m'amuſerez plus qu'elles, & je vous

donne volontiers la préférence. Taciturne la remercia d'un air fâché, & se tût. La Grue qui étoit aussi prude que précieuse, & avec tout cela fort tendre, avoit résolu de l'obliger à lui faire sa déclaration, ou de lui apprendre qu'il étoit aimé, en cas que le respect l'obligeât toujours à renfermer les sentiments qu'elle lui croyoit pour elle. Amusez-moi donc, lui dit-elle languissamment, ou je vais me rendre à la conversation. Mais je crois, lui répondit-il, que Votre Majesté

seroit fort bien : car je ne dois pas me flatter de lui dire d'aussi belles choses que celles dont elle veut bien se priver pour moi. Allez-vous faire le modeste, repliqua-t-elle ? Vous m'ennuirez furieusement, je vous en avertis. Que vous êtes maussade ! ajouta-t-elle, en le regardant tendrement ; mais, oui, réellement vous l'êtes : pourquoi avez-vous auprès de moi, cet air rêveur, & embarassé ? Vous seriez si aimable, si vous vouliez ! Est-ce le respect que je

vous inſpire, qui vous gêne ? Eh bien ! (car je veux vous ôter toute excuſe,) je vous en diſpenſe. Nous ſommes toujours ſi reſpectées, que quelquefois nous nous ennuyons de l'être, & que nous ne ſommes pas fâchées d'inſpirer des ſentiments plus tendres, & qui tiennent moins au rang que nous occupons, qu'à nos qualités perſonnelles. Quand, par hazard, nous ſommes pour quelqu'un dans les diſpoſitions que je vous dis, il ne ſçauroit s'obſtiner à nous reſpecter,

ſans nous offenſer mortellement ! entendez-vous, ajouta-t-elle, en lui donnant doucement de ſa navette ſur les doigts. Oui, Madame, répondit-il de l'air du monde le plus triſte. Vous concevez donc, continua-t-elle, que je veux vous donner toute ma confiance, & que j'éxige toute la vôtre ?

A propos de cela, répondit-il d'un air diſtrait, Voudriez-vous bien me dire, ſi avant que vous fûſſiez Grue.... Mais, interrompit-elle, eſt-ce que

vous me croyez ſi Grue? Mais, repliqua-t-il, Votre Majeſté croit-elle donc l'être ſi peu? Je n'ignore pas, reprit-elle, que par la figure, je le ſuis ſupérieurement. Ah! oui, s'écria-t-il en ſoûriant, à cet adverbe ſi bien placé, je reconnois que vous l'êtes, plus encore que je ne le croyois. Eh, Madame! puiſque la faculté de penſer vous eſt conſervée, défaites-vous de ce malheureux jargon. Ne ſoyez pas toujours ſingulièrement étonnée, miraculeuſement bien, horriblement

horriblement ennuyée, amuſée divinement; & ſçachez que jamais vous n'êtes plus ſupérieurement Grue, ſi j'oſe me ſervir de votre expreſſion, que, quand à tout propos, vous employez de pareils termes.

Quoique la Grue ne fût pas contente de la liberté que prenoit Taciturne, qu'elle eût même, en grande partie, fondé ſur ſon élégance, l'eſpoir d'en faire la conquête, & qu'elle fût fâchée qu'il prît pour des ridicules, ce qu'elle croyoit des graces, la crain-

te de lui déplaire, l'obligea de ſe juſtifier à ſes yeux. Ah! lui répondit-elle en minaudant, vous êtes méchant! Cela eſt délicieux! Je veux pourtant bien ſur l'article en queſtion, diſputer avec vous. Je conviens que les mots que vous reprenez, ſe rencontrent dans ma bouche un peu trop ſouvent; mais ſans leur ſecours, que diroit-on aujourd'hui qui ne parût commun? Si vous les proſcriviez de la langue, vous la rendriez d'une aridité inſoutenable. Car, enfin,

ſans le miraculeux, le divin, l'étonnant, le ſingulier, il n'y a plus que des expreſſions languiſſantes, & bornées. La plus jolie Grue; ou, pour que vous m'entendiez mieux, la plus jolie femme doit ſouvent à ces mots, qui perſonnellement vous déplaiſent, les trois quarts de l'eſprit que vous lui trouvez. Votre vanité même gagne à les entendre. Qu'une femme vous dît, vous me paroiſſez bien; cela vaudroit-il pour vous, je vous trouve infiniment bien; mais ſingulièrement!

Je vous ſuppoſe jaloux ; ſeriez-vous raſſûré ſur votre rival, ſi elle vous diſoit ſimplement : vous avez tort de le craindre ; vous ſeul me plaiſez ; c'eſt ſur vous ſeul que mes yeux peuvent s'arrêter ; & tout le reſte de l'Univers, n'éxiſte pour moi, que par le rapport qu'il peut avoir avec vous ? Non, vous ne la croyez que lorſqu'elle vous dit : c'eſt l'homme du monde qui me fait le plus cruellement ſouffrir, il m'ennuye affreuſement, vous avez extrêmement tort d'en être jaloux.

Pensez-vous qu'elle employât, ou pour vous plaire, ou pour vous rassûrer, ces expressions forçées, & gigantesques, si elle ne sçavoit pas combien elles vous sont nécessaires; & croyez-vous qu'il vous convienne de blâmer un ridicule que l'on n'auroit point, si vous étiez aussi sensible au langage simple, & vrai de la nature, que vous l'êtes à tout ce qui s'en éloigne ?

Ces sortes de discours, en effet, répondit Taciturne, peuvent être fort bons pour prendre un fat; mais

.... Eh, Taciturne ! interrompit-elle, il y en a tant, qu'une ſemme qui ne voudroit pas avoir l'objet de leur plaire, ſeroit preſque réduite à ne vouloir plaire à perſonne. Mais, laiſſons cette diſpute. Je vous parlois de choſes plus importantes, quand vous m'avez interrompue ; & vous-même, vouliez me faire des queſtions. Ce ſeroit, Madame, une liberté que je n'oſerois prendre, repliqua-t-il, & dont je crois que le profond reſpect que je vous dois, ſeroit bleſſé.

Eh quoi ! lui dit-elle tendrement, toujours du respect ! Est-il possible que l'on ne trouve jamais, qu'un aussi froid sentiment à quelqu'un à qui l'on veut bien en demander de plus vifs !

Cette tendre plainte embarassa Taciturne, qui, après quelques réflexions qu'il fit d'un air fort sombre, regarda la Grue avec une attention assez critique, & ne lui répondit pas. Vous vous taisez, continua-t-elle, & je n'entends que trop votre silence. Vous ne m'étonnez pas ;

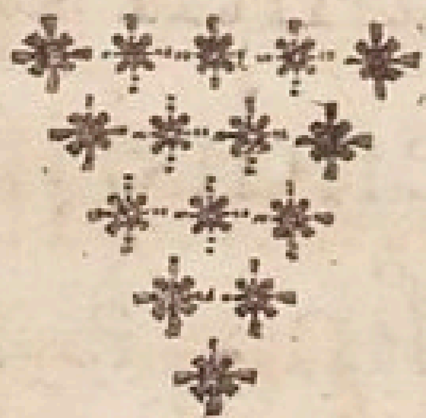
ma figure vous juſtifie. Je ne ſerois pourtant pas la première Grue que vous auriez aimée. A le prendre au figuré, repartit-il, j'ai, ſans doute, aimé des Grues; & je l'ai, moi-même, été autant qu'on puiſſe l'être. Mais, ces Grues ne paroiſſoient pas l'être. Avec une figure de femme, & aidées de ce joli jargon que vous parlez ſi bien, il étoit tout ſimple que je m'y mépriſſe ; il y a même bien peu de gens qui ne s'y méprennent tous les jours ; c'eſt-à-dire, répondit-elle, que la figure ſeule peut

peut vous déterminer, & que le ſentiment n'auroit pour vous, que de foibles charmes ? Mais, continua-t-elle en ſoûpirant, c'eſt m'abaiſſer trop que de vous parler d'une tendreſſe que vous mépriſez. Soyez sûr, pourtant, qu'un jour, vous rougirez plus d'avoir été indifférent, que vous n'auriez de honte aujourd'hui, de vous trouver ſenſible.

En vérité ! s'écria le Sultan, voilà une magnifique converſation ! Je n'aurois jamais cru, que les Grues fûſſent ſi aimables ;

j'en veux avoir desormais dans ma ménagerie ; & le Visir leur apprendra à parler. Vous lui donnez-là une assez jolie commission ! dit la Sultane. Pourquoi donc ? repartit Schah-Baham ; est-ce qu'il lui sera plus difficile de faire parler mes Grues, que la Cousine du Roi Autruche ? Ce Roi-là ne lui est rien, & je suis son Maître : je voudrois bien voir qu'il lui donnât la préférence ! Mais, repliqua la Sultane, il y a de l'injustice dans ce que vous dites ; la Grue qui vient de

de parler eſt un perſonnage enchanté, & par conſéquent, il eſt impoſſible qu'une Grue ordinaire puiſſe jamais parler comme celle-là. Vous avez raiſon, reprit le Sultan, après avoir rêvé, je n'y penſois pas, rien n'eſt plus vrai, j'étois injuſte ! tant il eſt vrai, pourtant, que les Rois ne ſçauroient trop prendre garde à ce qu'ils diſent !



CHAPITRE II.

TACITURNE, que l'esprit de la Grue, quelqu'épouvantablement qu'elle en eût, ne séduisoit pas plus que les graces de sa personne, ne fut pas peu embarassé du tour qu'elle donnoit à cette conversation. Il craignoit avec quelque raison, que le ton tendre, & plaintif qu'elle venoit de prendre, ne la conduisît, enfin, à lui parler sans contrainte sur ses sen-

timents ; & ne ſçachant, s'il étoit vrai que ce fût ſon intention, comment l'en empêcher, il crut qu'il ne pouvoit mieux l'en diſtraire, qu'en la priant de lui raconter ſon Hiſtoire. Elle la lui avoit promiſe ; cependant cette propoſition, toute ſimple qu'elle étoit, parut faire rêver déſagréablement la Reine des Iſles de Cryſtal. Vous me ſurprenez, Madame, lui dit-il, je n'aurois jamais cru déplaire à Votre Majeſté, en lui demandant ce qu'elle-même a bien voulu m'of-

frir. Ah ! s'écria-t-elle, je n'aurois jamais, à mon tour, cru que j'eusse été si étourdie. Vous êtes, sans doute, l'homme du monde, à qui je devrois le moins parler de moi; & je ne sçaurois vous exprimer à quel point mon imprudence, & votre curiosité m'affligent. Sans entrer ici dans toutes les raisons que j'aurois de garder le silence, vous êtes, à ce qu'il m'a paru, moins disposé à l'indulgence, qu'à la sévérité : j'aurois par votre façon d'envisager les choses, quelque

ſujet de craindre que vous ne me mépriſaſſiez plus de mes foibleſſes, que vous ne m'eſtimeriez de ma franchiſe; & je veux bien vous avouer que votre mépris me ſeroit affreux. Je devrois d'abord, répondit-il, vous rendre graces du cas que vous voulez bien faire de mon eſtime , puiſque par-là vous m'aſſûrez de la vôtre; mais Votre Majeſté doit ſi peu douter du profond reſpect avec lequel je reçois les preuves qu'elle m'en donne, que je ne pourrois lui dire à cet égard,

que les choſes du monde, les plus inutiles. Ne pourriez-vous pas, lui demanda-t-elle, me parler moins du vôtre; me dire que vous prenez à moi, quelque intérêt, & me raſſûrer contre la crainte que vous m'inſpirez?

Eh! Madame, s'écria-t-il, pour peu qu'on ait vécu dans le monde, croyez-vous qu'il ſoit poſſible d'ignorer ce qui compoſe ordinairement la vie d'une jolie femme, & ce qu'elle a dans la tête, & dans le cœur? Un grand deſœuvre-

ment dans l'eſprit, une vanité ſans bornes, une extrême frivolité ; en entrant dans le monde, quelques préjugés que le goût des plaiſirs fait bientôt diſparoître, & auxquels ſuccède quelquefois cette Philoſophie, qui conſiſte à ne rien reſpecter : autant d'affectation dans le maintien, que de fauſſeté dans le cœur ; ne conſervant l'apparence de quelques vertus, que pour en avoir plus de vices. Peut-être, dans le cours de ſa vie, une véritable paſſion ; ſûrement, des goûts en aſſez

grand nombre, pris pour de l'amour; des fantaisies, prisées ce qu'elles valent par celle-même qui les conçoit, satisfaites pourtant; des inconstances, & des perfidies, soit actives, soit passives; tantôt quittant, tantôt quittée, n'aimant pas beaucoup plus l'homme qu'elle croit qui lui tourne la tête, que celui qui ne la lui tourne plus: de grands transports suivis d'une lassitude de cœur aussi grande; des desespoirs affreux de quelques jours, accompagnés tout à la fois

de la plus parfaite certitude, qu'on ne ſe conſolera jamais de l'Amant qu'on vient de perdre, & d'un deſir ſourd de le remplacer. Cet homme que l'on étoit ſi sûr de regretter éternellement, effacé bientôt par un autre ; celui-ci à ſon tour, auſſi promptement victime d'un caprice, qu'il en a été l'objet. Une ſotte préſomption, qui dans un âge, où la galanterie eſt au moins, un ridicule, l'a fait ſe flatter qu'elle peut encore inſpirer des paſſions, & qu'elle n'a perdu aucun

des agréments de ſa jeuneſſe, parce qu'elle en a ſoigneuſement conſervé tous les travers. Tant de petites graces ſi choquantes ! de tons enfantins ſi déplacés ! de prétentions ſi ridicules ! elle s'eſt fait, enfin, une habitude de la foibleſſe; & elle ſe croit perpétuellement victime de la ſenſibilité de ſon cœur, quand elle ne l'eſt que de ſon manque de principes, de la moins inexcuſable coquetterie, & du déréglement de ſon eſprit. Ce n'eſt pas, ajoûta-t-il,

que je prétende que ce portrait ſoit celui de toutes les femmes; mais j'oſe croire qu'il y auroit autant d'aveuglement à trouver qu'il ne reſſemble à aucune, qu'il y auroit à moi, d'injuſtice à dire qu'il reſſemble à toutes.

Vous êtes ſujet, à ce que je vois, répondit la Grue, à prendre des déclamations pour des portraits. Il me ſeroit aiſé de vous prouver combien il y d'éxagération dans la vôtre; mais comme elle ne rend ni mes avantures, ni

mes idées, je n'en ſuis pas aſſez piquée pour en prendre la peine. J'aurois, cependant, reprit-il, à la répugnance que vous avez pour me raconter votre Hiſtoire, cru qu'en certain genre, il vous étoit arrivé d'aſſez grands malheurs. Oui, & non, repartit-elle, plus, & moins que je n'aurois voulu. Je me ſuis plainte long-tems de ce qu'il ne m'en arrivoit pas autant que je l'aurois deſiré; mais je je ſuis aujourd'hui comblée de joye de ce qui m'a long-tems pénétré de la dou-

leur la plus vive. Je me flatte, repliqua-t-il, que Votre Majesté me pardonnera, si je lui dis que j'entends médiocrement ce discours. Je n'en suis, répondit-elle, pas plus offensée que surprise; je n'ignore pas que le récit que vous me demandez, & qu'enfin, je consens à vous faire, & dans la plus grande vérité, malgré vos invectives, peut seul, en effet, vous l'éclaircir.

A ces mots, elle passa avec Taciturne dans son cabinet, & y commença

l'Hiſtoire que Votre Majeſté va entendre, ſi elle le juge à propos.

Parbleu! interrompit le Sultan en colère, il faut bien que je l'entende, puiſque la voilà. Le moyen que je diſe non, à préſent; & d'ailleurs, à quoi cela me ſerviroit-il? Ne m'a-t-on pas ennuyé malgré moi, d'un chien de Manifeſte dont j'ai penſé périr? Perſonne, pourtant, n'ignore ici, combien je m'en ſuis défendu. Pour moi, dit la Sultane, s'il m'étoit permis de parler ſur une choſe ſi importante,

&

& que j'ai tort, peut-être, de croire à ma portée, je dirois que ce récit me paroît au moins fort inutile. Dans le fonds, ce n'eſt pas ſur cette Grue, qui n'eſt par elle-même, qu'un perſonnage épiſodique, que roule l'intérêt, s'il y en a; je ne vois pas à quoi peut ſervir ſon Hiſtoire, à moins que ce ne ſoit à allonger ce Conte; & il me ſemble que, pour cela, le Viſir n'a pas beſoin de ſe chercher des ſecours. Eh bien! reprit le Sultan, voilà ce que je ne trouve, moi, en

aucune ſaçon : car, qui eſt-ce qui vous a dit d'abord que cette Grue, qui, au reſte, n'eſt pas moins qu'une Reine, ne ſera pas intéreſſante? Oh! ſi c'étoit une perſonne ordinaire, je ſerois de votre avis. Eh puis! c'eſt qu'il y a dans ſon Hiſtoire, un plus, un moins, un oui, un non, qui ne ſe trouvent pas-là pour rien, & dont je crois que je ſerai bien aiſe de ſçavoir le pourquoi. Allons, allons, toutes réflexions faites, je la veux. Je me connois bien; je croirois

tonjours, s'il ne me la disoit pas, que j'aurois perdu le plus beau de son Conte; & cela me feroit un mal horrible. Au reste, si le Conteur m'ennuye, il sçait bien que, de façon, ou d'autre, ce n'est pas la première fois que cela lui arrive.

Histoire de la Reine des Isles de Crystal.

JE suis fille unique d'un Roi puissant, qui, s'il m'est permis de le dire, étoit tout à la fois, la meil-

leure, & la plus ſotte personne qu'il y eût au monde; & qui, malgré cela, ne laiſſoit pas quand le hazard s'en mêloit, que de régner à peu-près comme un autre. Ce grand Prince qui n'avoit point d'ambition, & qui haïſſoit de la guerre, juſques aux plaiſirs qui en ſont l'image, ne voulant pourtant pas demeurer abſolument oiſif, alloit tous les jours bâiller au Conſeil, & paſſoit le reſte de ſon tems à jouer avec ſes Courtiſans, à des jeux innocents, & qu'il eſt peu

néceſſaire que je vous détaille. Ce Monarque avoit eu une femme, auſſi ſotte que lui, bonne à ce que l'on diſoit, parce qu'il étoit impoſſible d'être plus bornée. C'eſt à ces deux brillants perſonnages que je dois le jour. La Reine, peu d'années après ma naiſſance, accablée de vapeurs, ſe retira dans le dix-neuvième monde, non ſans en avoir beaucoup plus donné, qu'elle n'en avoit pû prendre. On la regretta peu, parce qu'elle ennuyoit beaucoup; & que malgré ſa ré-

putation de bonté, elle ne faisoit de bien à personne; qu'elle étoit aigre, glorieuse, & n'avoit jamais sçû dire de ces choses obligeantes, qui doivent d'autant moins coûter aux Princes, que leurs sujets les comptent pour plus.

Après la retraite de la Reine, le Roi pensa, ou plutôt quelqu'un fit penser le Roi à me donner de l'éducation. Il fut quelque-tems fort embarassé de cette nécessité. Ce n'étoit pas qu'il n'y eût à sa Cour, des personnes très-capables de

me former ; mais la gayeté n'y paſſoit pas pour un crime ; on n'y donnoit pas, comme dans l'ancienne Cour, tout aux apparences ; & les mœurs, par cette raiſon, y paſſoient pour être fort corrompues. Pour éviter donc de me mettre en de mauvaiſes mains, il me chercha une Gouvernante, & les autres perſonnes qui m'étoient néceſſaires, parmi les femmes qui avoient eu l'honneur de danſer avec le Roi ſon Ayeul, de la vertu deſquelles, par conſéquent, il n'étoit pas poſſi-

ble de douter ; ou, ce qui ſouvent revient au même, de qui le tems avoit fait oublier les avantures. Il ſuffiſoit qu'elles euſſent vû la plus grande partie du ſiécle qui venoit de s'écouler, pour qu'il leur crût tout le mérite imaginable ; & elles-mêmes, pour s'eſtimer, n'avoient pas de meilleurs titres. J'eus pour Inſtituteur, un vieillard qui n'avoit jamais ſçu lire ; après-lui, pour Précepteur, l'homme du Royaume, le plus ignorant ; & pour me former le cœur, des fem-

mes

mes qui n'avoient jamais ſçu ni ſentir, ni penſer. Le Roi, pourtant, leur recommanda de me donner des principes. Je n'ai jamais ſçu lequel de ſes Courtiſants, lui avoit ſoufflé ce mot : il le prononça comme s'il l'eût entendu ; & elles lui promirent de faire ce qu'il deſiroit, comme ſi elles euſſent compris ce qu'il éxigeoit d'elles.

Me voilà donc entre les mains de toute la radoterie de la Cour, c'eſt-à-dire, livrée à la ſotte gloire, à l'ignorance, à la préſomp-

tion, & à l'hypocrisie. C'eût été trop peu que de me laisser mes vices; on travailla soigneusement à les augmenter. On s'appliqua même à m'en donner de nouveaux. On s'attacha à détruire dans mon cœur, le germe de toutes les vertus, ou à rendre haïssables, celles qu'on ne pût pas m'ôter. A la place de cette dignité si faite pour mon rang, on ne m'inspira que de la hauteur, & même de l'impertinence; car les Princes peuvent en avoir. Comme si l'on eût craint

que le ſentiment de mon état, ne m'eût échappé, l'on me répétoit ſans ceſſe, que j'étois faite pour régner. On avoit ſoin de me repréſenter, que tout ce qui m'environnoit, n'étoit fait que pour moi ; que rien ne dégrade les Rois, autant que la bonté ; qu'il faut, que toujours renfermés dans une fierté noble, ils ne faſſent jamais ſentir que le poids de leur grandeur, & qu'enfin, ce n'eſt ni de l'eſtime, ni de l'amour de leurs ſujets, mais de leur reſpect qu'ils ont beſoin.

Je ne ſçais ſi je ſuis né orgueilleuſe; j'ai peine à le croire. Je profitai, cependant, ſi bien, des leçons qu'on me donnoit, qu'il n'y avoit pas dans tout l'Univers, de perſonnes deſtinées au Trône, qui ſçûſſent mieux que moi, ſe faire haïr, & reſpecter.

Tout ce que depuis ſoixante ans, & plus, les Arts avoient trouvé d'agréable, de commode, & même de néceſſaire, étoit traité par les gens qui m'élevoient, d'inventions pernicieuſes pour les bonnes

mœurs, & banni de ma Cour, au moins comme ſuperflu : & l'on y vit reparoître avec ſurpriſe, ce déſagréable étiquet, par lequel les Princes ſe condamnent volontairement à l'ennui, les Colets montés, & la courante.

Ce que pour les femmes on appelle vertu, me fut recommandé ſans ceſſe, & ne me fut jamais défini : mais ce que ſur-tout on m'apprit parfaitement, ce fut à être fauſſe, à rougir de tout, & à trouver du crime, dans les choſes les

plus innocentes. Enfin ; on me fit dévote ; c'eſt-à-dire, ſuperſtitieuſe ; car ; dans le fonds, on ne m'apprit pas mieux ce que c'eſt que les Dieux, qu'on ne m'avoit appris ce que c'eſt que vertu. A la place de deux connoiſſances ſi néceſſaires, on me donna ces dehors auſtères, & guindés, cette bonne opinion de ſoi-même, ce profond mépris pour les autres, ſi incompatibles avec la vraie vertu, & ſi familiers à l'hypocriſie. Auſſi arrivoit-il à la Cour, la plus légère

avanture, je ne manquois pas de crier au ſcandale : mot terrible, imaginé par les ſots, ſaiſi par les méchants ; & que les uns, & les autres, font ſi ſouvent ſervir à ſatisfaire leur haine, & leur vengeance.

J'avois déja atteint l'âge de douze ans. Je ne vous dirai pas que j'euſſe des graces. On les avoit détruites en moi, ou du moins ſi prodigieuſement altéré celles que l'on n'avoit pas pû m'ôter, que ſi l'on voyoit peu de Princeſſes qui euſſent plus reçu de la nature,

de quoi toucher, il n'y en avoit pas auxquelles on eût moins laiſſé de quoi plaire. Les Princes, que le hazard amenoit à notre Cour, reçus à la mienne avec autant de hauteur, que s'ils euſſent été mes ſujets, me quittoient auſſi indignés de mon impertinence, que ſatisfaits de l'air ſimple, & plein de franchiſe du Roi mon pere. Toute héritiere, enfin, que j'étois d'un Empire puiſſant, ma ſotte fierté me rendoit ſi rebutante, & le bruit de mes mauvaiſes qua-

lités s'étoit répandu ſi loin, qu'aucun Prince, quelque ambitieux qu'il fût, n'avoit pû ſe réſoudre à me demander.

Si l'on parvient aiſément à maſquer la nature, il n'eſt que trop certain que l'on ne la détruit point. Quelle que fût la bonne opinion qu'on m'avoit donnée de moi-même, je ſentois bien que je ne plaiſois pas; & à quelque point que je deſiſiraſſe de n'attribuer, qu'au reſpect, l'indifférence que j'inſpirois, j'étois quelquefois fâchée qu'on la portât

ſi loin, ſans cependant que ce regret qui ne naiſſoit que de mon amour-propre, me fît chercher à plaire davantage.

J'étois dans ces diſpoſitions, lorſqu'une Fée, jeune, puiſſante, aimable, & un peu notre parente, vint paſſer quelque tems à notre Cour. Elle fut à la fois, ſurpriſe, & indignée de l'éducation qu'on m'avoit donnée, & le fut beaucoup plus encore du dédain que j'oſai lui marquer : cette Fée étoit galante ; & vous ſçavez trop quels étoient

mes préjugés ſur les perſonnes de ſon eſpèce, pour douter du dégoût qu'elle m'inſpiroit. J'étois, d'ailleurs, trop dévote pour que je crûſſe pouvoir en conſcience, le lui diſſimuler ; & j'ajoûtai à mon impoliteſſe ordinaire, des diſcours ſi humiliants, & des railleries ſi offençantes, & ſi dures, que, quoiqu'elle ſoit peut-être la plus douce de toutes les Fées, je la forçai, enfin, à la vengeance.

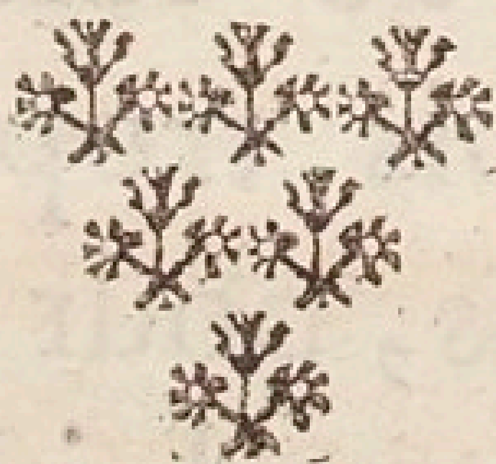
Ah ! pardi ! s'écria le Sultan, j'en ſuis bien aiſe ! Voilà bien la plus ſotte bê-

te ! & la plus vilaine petite Princesse que l'on puisse, je crois, rencontrer ! Je m'étois d'abord, un peu pris d'affection pour elle, sans trop sçavoir pourtant à propos de quoi; & intérieurement même, j'étois, comme qui diroit, fâché des façons de ce Taciturne à son égard; mais depuis ce que j'en sçais, sans compter que je ne m'en étonne plus, c'est que je le serois beaucoup qu'il en eût de meilleures. On a bien raison de dire, qu'il ne faut jamais juger des gens sans les connoître! Au reste,

ſi elle me permet de le lui dire, elle nous raconte-là une des plus ennuyeuſes Hiſtoires qu'il me ſemble que l'on puiſſe avoir le malheur d'entendre. Je croirois, preſque, Dieu me pardonne, qu'on me recommence le Sopha ; & je parierois que j'ai le friſſon de toute cette morale. Voilà une Fée, pourtant, il faudra voir ; cela peut faire une différence ; car, de croire qu'une Fée vous arrive comme cela, & que ce ſoit pour ſe tenir les bras croiſés, cela n'eſt pas

naturel. Ce nonobſtant, je n'en augure pas grand-choſe. Pourquoi auſſi, Viſir, votre Hiſtoire n'eſt-elle pas meilleure ? Qu'eſt-ce que cela coûte, quand on y eſt ? Mais, Sire, répondit Moſlem, ce n'eſt pas ma faute, ſi les faits ne ſont pas tous au même point, intéreſſants, ou ſinguliers. Je ne m'embaraſſe pas de cela, reprit le Sultan, je me ſuis mis ici pour qu'on m'amusât ; il n'y a qu'à m'amuſer ; cette Grue ne finit pas ! Je demande d'abord ſi cela ſe fait ? C'eſt de la

pudeur, des compliments, des portraits, des invectives, ſans que l'on ait le moins du monde, beſoin de tout cela, & puis, une Hiſtoire qui n'eſt pas plus néceſſaire que le reſte; encore ſuis-je bien sûr que malgré cette belle apparence de franchiſe, dont elle m'a tant ennuyé, elle va lui mentir comme un chien: car c'eſt la règle.



CHAPITRE III.

J'ETOIS, continua la Reine des Isles de Cryſtal, allée voir la Fée qui étoit ſur ſon départ, parce que je me flattois qu'avant que de me quitter, elle me doueroit de quelque don. Il y avoit pourtant dans cette eſpérance, moins de deſir que de curioſité. Je me croyois trop bien à tous égards, pour imaginer que la nature lui eût laiſſé quelque choſe à faire; & ce

fut d'un air qui lui peignoit si bien la haute idée que j'avois de moi-même, & le peu de besoin que je croyois avoir d'elle, que je la priai de me faire un don, que je réveillai toute sa colère.

Vous n'êtes donc pas Fée, vous-même ? lui demanda Taciturne. Pardonnez-moi, répondit-elle ; mais comme je n'en suis pas une de la première classe, & que celle qui me haïssoit, étoit du premier ordre, il étoit tout simple qu'elle pût me douer de quelque talent, de quel-

que agrément, ou de quelque vertu. C'eſt que véritablement, repliqua-t-il, on a toutes les peines du monde à ne ſe pas tromper à ces claſſes différentes, à retenir quels ſont vos priviléges & leurs bornes, & qu'enfin, on n'a rien d'aſſez décidé là-deſſus pour n'être pas, quelquefois fort embaraſſé, quand on veut faire un Conte.

Il a, par exemple, grande raiſon! dit le Sultan; j'ai bien ſouvent deſiré que nous euſſions ſur cette matière, un bon Livre qui pût ſer-

vir de règle. On en fait tant de moins néceſſaires, que je ſuis ſurpris qu'on ne ſe ſoit pas encore aviſé d'en compoſer au moins un ſur une choſe ſi intéreſſante : mais continuez, Viſir, Taciturne ſera content; je lui en promets un; & je le ferai moi-même, afin qu'il ſoit mieux. Je penſe qu'après cela, il n'aura plus rien à dire, ou qu'il ſera bien difficile.

La Fée me parût rêver un moment, en me regardant avec fureur. Après ce ſilence, elle me toucha

de ſa baguette, en pronon-çant quelques paroles, que toute Fée que je ſuis moi-même, je ne compris pas. Quoique je l'eûſſe outra-gée, ſans avoir un deſſein bien formé de le faire, & ſimplement par l'habitude où j'étois, de dire des cho-ſes déſobligeantes, je ne m'en étois pas moins ap-perçue qu'elle ne m'aimoit pas; & je me doutai que ce qu'elle venoit de faire, n'é-toit pas à mon avantage. J'allois donc la prier de me dire quelle avoit été mon intention: mais elle diſpa-

rut avec tant de promptitude qu'elle ne m'en laiſſa pas le tems.

Fort peu de jours après ſon départ, je tombai ſur mes devoirs dans un relâchement qui fit trembler pour moi, ma Gouvernante, & toute mon ennuyeuſe Cour. Je devins tout d'un coup, vive, & diſſipée ; au lieu de la courante, & de ces danſes hautes, qui, ſelon elles, donnoient tant de dignité, je ne voulus plus danſer que le menuet, & les plus folles contredanſes. Ce ne fut pas

aſſez pour moi, que de renoncer aux modes de l'ancienne Cour, j'en inventai de nouvelles. A ces Fêtes, ſuperbes, il eſt vrai, mais que la ſévérité de mon étiquet rendoit ſi ennuyeuſes, & ſi gênantes, je ſubſtituai le Bal, & je voulus que la plus grande liberté y régnât; mais ce qui prouva invinciblement à quel point j'étois pervertie, c'eſt que je m'aviſai de mettre du rouge. Du rouge! Figurez-vous quel ſcandale! On ne manqua pas de me faire ſur une pareille énormité, les

remontrances les plus sévères. Je trouvai mauvais qu'on eût pris cette liberté. Je bannîs d'auprès de moi, toutes les femmes qui avoient osé me parler; & sous prétexte que celles qui avoient sçû garder sur mes écarts, un respectueux silence, imiteroient bientôt celles que je bannissois, je les enveloppai dans leur disgrace. Je lûs des Romans, pis encore; j'allai à la Comédie, à l'Opéra; j'inventai les *Médianoches*; & bientôt, enfin, de tout ce qui me rendoit si respe-

ctable, je ne retins que la médiſance; encore ſuis-je forcée de convenir, que m'en faiſant moins alors un devoir, qu'un plaiſir, on eût raiſon de ne me la pas compter pour vertu.

Cependant une curioſité preſque ſans bornes, vint prendre la place de l'indolence dans laquelle j'avois vêcu juſques-là; & ſi dans ce grand nombre de choſes que l'on m'avoit laiſſé ignorer, il me ſembla qu'il y en avoit quelques-unes que je pouvois ignorer toujours, je ne portai pas de toutes

toutes, le même jugement. Quand il auroit été possible, dans la position où j'étois, que mon esprit s'éclairât, & que mon cœur ne se corrompît pas; ce que je voyois à ma Cour, depuis que j'en avois changé la face, ne m'auroit pas laissé long-tems cette innocence de mœurs qui commençoit à me peser. Je voulus que l'on m'apprît enfin, ce que c'étoit que cette vertu dont on m'avoit parlé si long-tems; & l'on ne m'eût pas plûtôt dit en quoi elle consistoit, que je

compriſ moins la néceſſité d'en avoir, que le plaiſir que l'on devoit trouver à en manquer. J'aurois de la peine, à tous égards, à vous peindre les deſirs qui vinrent m'agiter; mais l'amour que l'on m'avoit toujours fait enviſager comme le plus grand des crimes, me parut bientôt un ſentiment délicieux, auquel je ne pouvois aſſez-tôt livrer mon cœur. Il eſt vrai qu'en même-tems, je trouvai du dernier ridicule, qu'on nous aſſujettît à n'aimer jamais que le même objet; que

les mépriſes nous fûſſent défendues, & qu'il nous le fût auſſi d'en revenir; que nous fûſſions deshonorées de ce dont les hommes ſe font une gloire, & qu'ils ne nous permîſſent de manquer de ce qu'ils apellent vertu, qu'à condition qu'elle ſeroit remplacée par une autre qui ne doit pas plus dépendre de nous, que la première; puiſque, dans le fonds, il n'eſt pas plus aiſé d'être toujours attaché au même objet, qu'il ne l'eſt de les voir tous, & toujours, avec indifférence. Le mé-

pris qu'ils ont attaché à l'inconstance, ne m'effraya donc pas plus, que l'honneur de n'être point volage, ne me séduisît. Je me dîs que toutes ces chaînes n'étoient que des choses de pure convention ; une tyrannie, que dans tous les cas, les hommes veulent exercer sur nous, des loix que leur vanité seule a dictées ; & vous imaginerez aisément qu'en les interprétant de cette façon, j'eus peu d'envie de m'y soumettre. De quels principes, au reste, en les discutant avec un cœur

corrompu, ne feroit-on pas les plus abſurdes préjugés ?

Je ne me fus pas plutôt affermie contre toutes les idées qui pouvoient combattre ces funeſtes penchants qui étoient ſi nouveaux, que l'envie de plaire, vint en moi, s'unir au deſir d'aimer. Les hommes, même le moins faits pour arrêter mes yeux, devinrent pour moi des objets importants. Je cherchois avec inquiétude dans leurs regards, quelle étoit l'impreſſion que je faiſois

ſur eux. La familiarité la moins meſurée, avoit ſuccédé à la dédaigneuſe hauteur de mes premières années. Je n'avois pas un inſtant douté que mes bontés ne fûſſent reçues avec les tranſports les plus vifs, par ceux que je voudrois bien paroître diſtinguer ; & je ne pourrois pas vous exprimer à quel point je fus étonnée de ne les y pas trouver ſenſibles. Il étoit naturel que je ne m'en prîſſe pas à mes charmes, qui, en effet, n'auroient pas dû laiſſer dans une tranquilité

ſi profonde, ceux que j'attaquois. Je n'en accuſai donc que ce reſpect que j'avois exigé ſi long-tems, & qui, en effet, pouvoit bien me nuire encore : je n'épargnai rien pour que l'on comprît qu'on m'obligeroit d'y ſubſtituer un ſentiment plus doux. J'avois commencé par la coquetterie, je finis par l'indécence ; mais il me ſembloit que moins mes avances étoient ménagées, plus on ſe plaiſoit à paroître ne les pas entendre, & à m'en laiſſer toute la honte. Je

crus, enfin, que ce malheur ne m'arrivoit, que parce que je les rendois trop générales; & sans cesser d'avoir des attentions pour tous, mes yeux se fixèrent sur un jeune Courtisan, qui n'avoit que des ridicules; mais qui, par cette raison même, étoit en possession de tourner la tête à toutes les femmes de la Cour. Si je me le destinai pour vainqueur, ce n'étoit pas que je lui trouvâsse dequoi me vaincre; mais je voulois absolument avoir ce qu'on appelle une affaire;

& je ne crois pas être la première qui se soit passée de l'amour, dans une chose qui ne devroit être que son ouvrage.

Il avoit, & trop de vanité, & trop d'usage des femmes, pour ne pas s'appercevoir des vûes que j'avois sur lui ; & quand il auroit eu moins de l'un & de l'autre, j'affichois trop mes desseins pour qu'ils lui pûssent échapper. J'étois surprise, cependant, qu'en paroissant entendre ce que lui disoient mes yeux, & y sçachant si bien répondre,

il s'obſtinât à ne m'inſtruire de ſes diſpoſitions, que par les ſiens; mais ma Dame d'honneur me dît que mon rang m'impoſoit la loi de parler la première. Il fallut donc céder à cette néceſſité; & toujours emportée loin de moi-même, ſans ſçavoir pourquoi, je ſentis moins, en lui avouant ma foibleſſe, la honte d'un pareil aveu, que le plaiſir de le lui faire. Je n'ignorois pas cependant, qu'il étoit néceſſaire qu'il ſemblât me couter; il me fut donc auſſi facile de pa-

roître modeſte, qu'il me l'auroit été peu de conſerver ma vertu ; & jamais, peut-être, on n'a fait avec un air plus décent, une ſi honteuſe démarche.

Pour lui, il la reçut en homme accoutûmé à ces ſortes de triomphes : quelque brillante même que fût ma conquête, & ſur-tout pour un fat, il ne m'en parut guères plus flatté que de celles qu'il faiſoit tous les jours. Mon orgueil fut, je l'avoue, vivement bleſſé d'une indifférence que, par toutes ſortes de raiſons, je ne

croyois pas devoir éprouver; & je fus ſur le point de reprendre tout ce que je venois de lui dire : mais, ſans compter que nous ne revenons jamais ſur nos pas, je ne voyois autour de moi que des femmes qu'il avoit ſubjuguées ; & qui, ſoit pour m'encourager, ſoit pour juſtifier leur défaite, ne ceſſoient de me vanter ſon mérite. Ma Dame d'honneur me dît même, & fort ſérieuſement, que dans l'intention déterminée où j'étois d'avoir une affaire, je ne pouvois point,

ſans me donner le plus grand des ridicules, ne pas commencer par lui. Mon cœur, comme je vous l'ai dit, n'en ſentoit pas la néceſſité; mais j'avois la tête frappée; j'ignorois ce que c'eſt que l'amour; & il étoit aſſez ſimple que je prîſſe pour ce ſentiment, le deſir que j'avois de le connoître, lorſque les perſonnes qui ont l'uſage le plus long, & le plus continû de la galanterie, s'y trompent elles-mêmes tous les jours. On m'avoit, cependant, élevée

avec trop de fierté pour que l'air léger qu'il avoit pris avec moi, ne me révoltât pas. S'il n'eſt pas toujours important à notre cœur, que nous faſſions cette vive, & forte impreſſion qui s'efface ſi difficilement, notre vanité l'exige toujours; & je lui fis ſentir, par l'air de dignité que je pris avec lui, la premiére fois que je le revis, que je voulois au moins pour me rendre, avoir dequoi me croire aimée. Heureuſement les Femmes qui penſent comme je pen-

ſois alors, prennent en ce cas, les plus légères préſomptions, pour les preuves les plus fortes. Il avoit pour lui, mon amour-propre ; & il n'ignoroit pas que le nôtre ſe raſſûre plus aiſément encore, qu'il ne s'allarme. Un air paſſionné qui lui coutoit peu, quelques mots tendres, fort uſés, mais qu'il me sembla que l'amour ſeul, & l'amour le plus violent pouvoit dicter, me ramenérent à ma foibleſſe ; ou, pour parler plus juſte, au deſir demeſuré que j'avois

d'être foible. Il se plaignit de mes soupçons avec autant d'amertume, que si en doutant de son amour, je lui eusse fait la plus cruelle des injustices, & qu'il en eût été vivement touché. A son tour il m'accusa de l'aimer peu : tous les serments que je lui fis, ne l'assûrérent pas de la sincérité de ma passion. Il exigea de ce que les hommes appellent des preuves, quoiqu'à parler avec franchise, ces sortes de choses, quelquefois, ne doivent pas plus leur prouver notre tendresse

ſe, que leurs ſerments ne doivent nous aſſûrer de la leur. Quelque fortes que fuſſent les preuves que je lui donnai, elles ne lui ſuffirent point. Ses défiances recommencérent, je m'en étois flattée. D'autres preuves plus convainquantes encore, furent demandées; & quoique je le trouvâſſe inſuportable, je ne les lui refuſai pas plus que les premiéres. Je comptois qu'il lui reviendroit des terreurs; & je fus, en effet, aſſez peu ſurpriſe, lorſque je le vis le lendemain, douter

autant de mon cœur, que ſi je n'euſſe rien fait encore pour l'aſſurer de la ſincérité de mes ſentiments. Que faire avec un homme ſi injuſte ? le gronder ſur ſa défiance ? je l'avois déja fait, & ne l'avois pas converti : m'en offenſer au point de rompre avec lui, le pouvois-je ſans me donner un ridicule ineffaçable ? D'ailleurs, eſt-ce ainſi qu'on raſſûre ce qu'on dit que l'on aime ?

A quelque point, cependant, qu'un mouvement inconnu, agît ſur mes idées,

& ſur mon cœur, une voix intérieure qu'en vain je voulois étouffer, me faiſoit ſur mon indigne foibleſſe, les reproches les plus cruels; mais la combattoit ſans ſuccès. Entraînée de ſang-froid vers l'objet de ma fantaiſie, il m'étoit réſervé de ſentir toute la honte de ma conduite, & de n'en n'être pas dédommagée par le plaiſir d'aimer. Après quelques légers combats dont même, par ſes conſeils, ma ſecourable Dame d'honneur m'abrégea le tourment, je

donnai dans mes Jardins particuliers, une Fête Nocturne. Toutes les Personnes de l'un & de l'autre Sèxe que j'y admîs, devoient y être assez occupées d'elles-mêmes, pour ne me pas gêner. D'ailleurs, on sçavoit quelles étoient mes intentions ; & quand je les aurois mieux dissimulées, la vanité de mon Amant (si toutes fois, je puis donner ce tître à un homme à qui je ne tenois par aucun sentiment) les auroit-il laissé ignorer ? Si par un excès de fatuité, il

paroiſſoit devant moi, aſſez peu flatté de ſa conquête, par tout ailleurs, il en tiroit aſſez de vanité, pour que tout le monde, à la Cour, hors le Roi mon pere, fût inſtruit de ma foibleſſe.

On ne ſuivit donc point mes pas, lorſqu'après un ſouper vif, & brillant que chacun de ceux qui en étoient, avoit des raiſons pour abréger, je pris ſeule avec lui, le chemin d'un Boſquet que j'avois indécemment fait orner de guirlandes, de chiffres, & de tout ce qui pouvoit annoncer mon

vainqueur, & ma défaite.

Quelque vive que fût l'ardeur qui brilloit dans ſes yeux, & quelque flattée que je fuſſe de tout ce qu'il me diſoit, non de tendre, mais de galant, ſur le bonheur dont je comblois ſes vœux, il me ſeroit impoſſible de vous peindre l'état de mon âme. Je ne pourrois jamais vous exprimer la répugnance avec laquelle je me laiſſois conduire vers ce Boſquet que j'avois fait préparer avec ſi peu d'égards pour moi-même. J'étois déchirée de re-

mords, & ſentois les miens avec d'autant plus de violence, qu'ils n'étoient pas affoiblis par l'amour. Si ce que je paroiſſois inſpirer, flattoit mon amour-propre, il ne paſſoit pas juſqu'es à mon cœur, & y laiſſoit régner un vuide que toutes les illuſions que je cherchois à me faire, ne détruiſoient pas. J'étois auſſi, plus piquée qu'il abuſât de ma foibleſſe avec ſi peu de ménagement, que je n'étois contente de la ſorte de mouvement que je lui voyois; & ne pouvois approuver

qu'il me fît des plaiſanteries dans un moment où elles ne peuvent jamais être qu'injurieuſes, ou du moins fort déplacées. J'aurois voulu qu'il eût paru ignorer que tout étoit réglé entre nous ; qu'il eût feint de croire à mes combats ; & qu'il ne m'eût pas avilie à mes propres yeux : mais ſa fatuité ne lui permettoit point ces égards délicats dont l'amour ſeul eſt capable. Il craignoit ſans doute, que je ne le cruſſe aſſez dupe pour m'eſtimer plus qu'il ne devoit, & me trai-

toit avec cette insolente légéreté que les hommes sçavent si bien avoir avec les femmes dont la conquête leur a trop peu couté. Une méprisante familiarité, régnoit dans tous ses discours, & même jusques dans ses caresses. En paroissant me rendre grâces de la bonté que j'avois eue de le distinguer, il me faisoit sentir inhumainement, combien peu je m'étois respectée, & me demandoit presque qui je lui avois désigné pour successeur. Toute pénétrée de douleur

que j'étois de lui inſpirer aſſez peu d'eſtime, pour que, dans un pareil moment, il ne daignât pas ſe contraindre, une fatale curioſité dont tout mon dépit ne triomphoit pas.... Cette fatale curioſité dont vous étiez ſi vivement tourmentée, interrompit Taciturne, & la hauteur dont elle l'emportoit ſur tout, me feroit penſer que Votre Majeſté pourroit bien être un peu parente de cette *Cryſtaline la Curieuſe*, qui joue un ſi beau rôle dans *les Facardins* ? Elle étoit,

en effet, mon Ayeule, répondit la Reine : en ce cas, reprit-il, cette curiosité étoit chez-vous, un mal de famille? Oui, un peu, repliqua-t'elle, la Reine ma mere en étoit passablement atteinte, & l'on prétend même, que mon Pere s'en est plaint plus d'une fois. Ce n'étoit donc pas, dit-il, à la Fée, que vous deviez cette passion? Elle l'avoit du moins augmentée, répondit la Grue, & c'est quelquefois beaucoup, que d'ajouter un peu à la Nature. Pourquoi

ſi cela n'étoit pas, juſques à elle, cette curioſité m'auroit-elle laiſſée ſi tranquile vous ne ſeriez peut-être pas, repliqua-t'il, la première que ce mouvement n'auroit pas agitée de bonne heure, & qu'il auroit après, menée fort loin : mais ſi vous me permettez de vous le dire, il me ſemble que vous avez été curieuſe auſſi-tôt que vous pouviez l'être, & qu'encore une fois, la Fée pourroit bien n'être entrée pour rien dans tout cela. Au reſte, ajoûta-t'il, ſi c'eſt-là ſa façon de ſe

venger des femmes qui lui déplaisent, il pourroit être permis de croire qu'il y en a, dans le monde, à qui elle en veut terriblement ! Quoi qu'il en soit, repliqua la Reine, j'ai conservé long-tems, & cette indécente coquetterie qui fait que nous nous respectons si peu, & cette honteuse foiblesse qui nous fait si facilement succomber, sans croire que l'une, & l'autre fûssent des effets de la malédiction de la Fée.

Je parvins enfin à ce funeste Bosquet. Si mon A-

mant ne dut pas m'y paroître tendre ; ſi au lieu de ces tranſports, & de cette douce volupté qu'inſpire l'amour, je ne lui voyois que cette fureur que vous devez aux ſens, il avoit du moins, toute l'ardeur qui pouvoit flatter mon orgueil. J'étois payée de chaque complaiſance, par les éloges les plus grands ; & j'avoüe que ſi les louanges les plus exagérées eûſſent été tout ce que j'exigeois de lui, jamais femme, peut-être, n'auroit eu plus de ſujet d'être con-

tente ; mais mon imagination s'étoit différemment arrangée ; si je comptois qu'à ses éloges, succéderoient des excuses, j'avois crû qu'elles seroient d'un autre genre que celles qu'il fut forcé de me faire ; & je n'avois pas du tout prévu ce que j'avois à lui pardonner. S'il faut, enfin, ajouta-t'elle en rougissant, vous dire la vérité jusqu'au bout, je me serois beaucoup moins offensée des crimes dont je m'étois flattée qu'il se rendroit coupable, que je ne le fus des

torts qu'il eut avec moi.

Ne ſeroit-ce pas moi, interrompit alors le Sultan, qui aurois dit quelque part, que, dans de certaines circonſtances, les excuſes n'excuſent pas ? ma foi ! oui, c'eſt moi, je m'en ſouviens, & même qu'on m'a contredit, comme s'il me fût échappé la choſe du monde la plus abſurde. Eh bien ! avec toute ſa douceur, & toute ſa clémence, combien lui dît-elle d'injures, & caſſa-t'elle de porcelaines ? Dans un Boſquet ! s'écria la

Sultane. Eh! pourquoi non? reprit-il, le Bosquet lui-même n'en étoit-il pas? Un Bosquet de porcelaine! s'écria-t'elle encore. Eh! parbleu! repartit-il, il seroit donc bien extraordinaire que cela fût, dans un Conte où l'on trouve des fluttes d'émeraudes? Au reste, c'est ce qui ne m'importe guéres. Mais je suis toujours bien obligé au Visir, de ce que cette Princesse est fâchée : cela est plaisant, & je commence à me raccommoder avec cette Histoire-là, dont, à

parler franchement, je ne me ſouciois pas à un certain point ; j'aurois voulu ſeulement qu'elle nous eût dit un peu plus .... Oh ! ſans doute, interrompit la Sultane, cela eſt fort obſcur, & bien finement dit pour l'être ! Enfin, reprit Schah-Baham, je n'en ſçais rien ; mais il me ſemble, pourtant, que ſi je l'avois voulu, je n'aurois pas entendu un mot de tout ce qu'il vient de nous dire, que je n'aurois pas trop été dans mon tort, & qu'il y a, peut-être bien des gens qui,

ſoit dit ſans me vanter, ne l'auroient pas entendu ni auſſi bien, ni auſſi promptement que moi.

CHAPITRE IV.

MA Curioſité, continua la Grue, étoit trop vive, & je la voyois trop cruellement trompée, pour que je ne fûſſe pas dans la plus deſagréable des ſituations. Je me voyois auſſi outragée que je croyois alors, qu'il fût poſſible de l'être;

& dans un accident qui, par lui-même, n'eſt jamais flatteur, quoi qu'on en diſe, que les circonſtances rendoient encore plus humiliant pour moi, & qui me tranſportoit de fureur; une bienſéance cruelle, non-ſeulement me condamnoit à ne me plaindre pas, mais vouloit encore que je parûſſe plaindre celui qui me manquoit ſi affreuſement. La politeſſe ſeule auroit du moins exigé de lui, qu'il eût ſoutenu ſes torts avec moins de fermeté, ou plutôt d'indif-

férence. Je me flattois qu'il en feroit consterné, qu'il ne pourroit assez s'étonner de pouvoir être si coupable avec moi, & qu'il mettroit enfin, un peu de sentiment dans ses excuses; mais sa fatuité ne lui permettoit pas cette sorte de réparation; & il sembloit que ce ne fût qu'à lui-même, qu'il eût des pardons à demander. Cependant.... Ah! combien n'y a-t'il pas pour nous, de rôles pénibles? Je feignis de ne rien comprendre à ses regrets; & quand il m'eût expliqué

quel en étoit l'objet, je parus m'offenſer ſérieuſement, qu'il pût penſer que j'y attachâſſe le même prix que lui; & lui dîs avec toute la nobleſſe imaginable, tout ce que mon eſprit put me fournir en ſentiment. Il ne répondit à un ſi beau deſintéreſſement, que par de nouveaux efforts; mais qui furent auſſi infortunés que les premiers. Un malheur ſi continû, me donna d'autant plus d'humeur, que je devois moins en montrer. Mes conſolations devinrent arides, mon ton

ſec, & toute l'aigreur poſſible perça bien-tôt au travers de tout ce que je lui diſois & de magnanime, & de tendre. Laſſe enfin, de paſſer ſans ceſſe, de l'eſpérance au deſeſpoir, & craignant que la modération qu'il m'étoit preſcrit d'affecter, ne ſe démentît indécemment, ſi je m'expoſois plus long-tems à en avoir beſoin, je quittai ce fatal Boſquet, d'autant plus outrée de dépit, que j'avois plus fait pour en ſortir plus contente. Je n'ai pas, je crois, beſoin de

vous dire que j'étois d'une humeur épouvantable, & que l'air glorieux, ou content des perſonnes qui avoient été de la Fête, ne la diminua pas. Je fis, mais envain, tout ce qui m'étoit poſſible pour qu'on ne devinât pas mon malheur. A l'air contraint que j'avois avec mon Amant, à je ne ſçais quelle dignité que j'avois involontairement repriſe, & qui ne devoit pas être le ton du moment, à l'air humilié que lui-même avoit avec moi, il ne fut pas difficile de juger que la tranquilité

tranquilité que j'affectois me coutoit beaucoup. Il me parut même que les hommes me plaignoient, & que les femmes me regardoient d'un œil railleur, & ſatisfait. Cette Cour dont j'aurois, ſans doute, ſoutenu les regards avec toute l'intrépidité poſſible, ſi j'eûſſe été auſſi heureuſe, que j'étois coupable, ajoutant à ma honte, & à mon ennui; ne me ſentant pas diſpoſée à ſoutenir leur converſation, & embaraſſée au dernier

point de la présence de mon Amant, de qui l'air timide & soumis ne pouvoit point laisser de doutes sur son infortune, & la mienne, je rentrai promptement dans le Palais. N'étant pas gênée par la décence avec ma Dame d'honneur, je me dédomageai en l'accablant de reproches, de la cruelle violence que je venois de me faire, en retenant mon couroux, dans une si belle occasion d'en montrer. Quoique je n'eûsse, dans le fonds, à accuser de mon

choix que moi-même, je me rappellai qu'elle m'y avoit confirmé; & en comparant ce qu'elle m'avoit dit, avec ce que j'avois vû, il n'étoit pas possible que je me le rappellâsse sans une aigreur épouvantable. Cependant la surprise où je parus la mettre en lui racontant ce qui m'étoit arrivé, & tout ce qu'elle me dît de flatteur sur mes charmes, adoucirent enfin ma colére. Quoique sur cet article, mon amour-propre m'en dît encore plus qu'elle, c'étoit un témoin de

plus de ce que je valois; toute persuadée que j'en étois, une preuve de plus, ne m'étoit pas indifférente. Eh quelle est la femme qui, à cet égard, quelque sûre qu'elle puisse être du pouvoir de ses charmes, ne pense pas comme moi ? Plus elle m'exagéroit les miens, moins elle justifioit à mes yeux, l'Amant que je venois d'y trouver si peu sensible. Outrée de n'avoir rencontré que des sujets d'humiliation, où je m'étois flatté du triomphe le plus éclatant, je ne pou-

vois lui pardonner l'avilissement où il me sembloit qu'il m'avoit fait tomber. Envain, elle me représenta que je ne pouvois mieux confirmer les soupçons que, trop légérement, peut-être, je croyois qu'on avoit conçus, qu'en rompant avec cette brusquerie; qu'il étoit impossible par-là, qu'on se méprît à son crime, & qu'il falloit au moins, que j'attendîsse qu'il m'eût donné un prétexte; que huit jours suffisoient pour me le fournir; qu'elle sçavoit beaucoup

d'affaires qui n'avoient pas duré davantage, & qu'en changeant au bout de ce tems-là, je ne ferois qu'une chose si ordinaire, qu'à peine, sans mon rang, & la publicité à laquelle il expose nos moindres actions, seroit-elle remarquée ; elle ajouta qu'il ne se pouvoit point que mon Amant ne fût plus malheureux que coupable ; que des torts aussi singuliers que les siens ne seroient pas éternels ; que je n'étois pas la seule au monde qui en eût essuyé de pareils ; mais

qu'elle n'avoit pas encore oüi dire que perſonne les eût ſentis avec tant de vivacité ; qu'il étoit en pareil cas, d'uſage immémorial de ne pas condamner quelqu'un avec cette légéreté, & qu'enfin l'offenſe qu'il m'avoit faite, étoit du nombre de celles qui admettent la réparation.

Elle pouvoit dire vrai ; mais avec quelque adreſſe, & quelque chaleur qu'elle juſtifiât un Amant ſi peu aimé, & ſi coupable, je me couchai, outrée de rage, & fort indéciſe ſur le

parti que je prendrois. Je ne ſçais quelle voix plus forte que celle que je venois d'entendre, crioit contre lui au fonds de mon cœur, & m'affoibliſſoit toutes les raiſons par leſquelles on s'étoit efforcé de le juſtifier.

Le lendemain à ma toilette, je reçus une épître de lui. Je l'ouvris avec dédain, & la lûs avec répugnance. Il m'y diſoit en termes fort paſſionnés, & en vers aſſez mauvais, tout ce qui auroit pû conſoler ma vanité de l'affront qu'il lui

lui avoit fait, si la vanité pouvoit s'en consoler: mais quand ses vers auroient été admirables, ils rouloient sur un sujet qui ne pouvoit jamais me plaire; & quelque bien que des excuses puissent être exprimées, ce n'en est pas moins des excuses. Il eût peu de peine à me persuader qu'il étoit seul coupable; & je crois, en effet, qu'il y a peu de femmes, qui dans la position où j'étois, méritant le plus, leur malheur, veuillent, cependant, en prendre rien sur elles. Pour moi,

j'avois beaucoup plus de raiſons que vous ne penſez, ſans doute, pour le charger de tout le tort; mais plus j'étois sûre que je ne me devois rien de mon infortune, moins je me ſentois diſpoſée à lui accorder ſon pardon, & la permiſſion qu'il me demandoit, de réparer ſes crimes.

Cependant, ma curioſité plus forte encore que ma colère, me ramena à de plus doux ſentiments. Je crus qu'il étoit bon de ſçavoir comment un homme ſi obſtinément coupable,

pouvoit cesser de l'être. Ma Dame d'honneur que j'instruisois de tous mes mouvements, seconda celui-là de mille nouvelles raisons. Il vouloit paroître convaincu dans son Epître, que quelque malin Génie, jaloux de son bonheur, avoit enchanté le Bosquet; cette ingénieuse défaite ne m'abusoit pas autant qu'il s'en étoit flatté peut-être, & étoit, réellement assez peu propre à bannir mes terreurs. En effet, s'il étoit vrai qu'un Génie me fît l'honneur d'être jaloux

de lui, en quels lieux ſe-rions-nous à l'abri de ſa colère & de ſes enchantements? Ce ſeroit donc toujours le même crime, & le même prétexte?

Déterminé à ne m'en pas prendre à ce Génie prétendu, & corrigée par l'humiliation de la nuit précédente, de l'extravagance d'avoir des témoins, je lui permis enfin, de venir dans ma chambre me demander pardon. Ma réponſe étoit aigre; & jamais, peut-être, quoique je cherchâſſe dans ma Lettre, à déguiſer mon

courroux, & que je le masquâsse sous toutes les apparences de la cruelle magnanimité qui m'étoit prescrite, n'a-t-on dit avec plus de sécheresse, qu'on aime, & n'a-t-on parlé avec moins de désintéressement sur ce qui en étoit le principal objet. Ma Dame d'honneur auroit voulu que j'eûsse feint d'être décidée à ne le plus voir, & que ç'eût été elle qui l'eût admis en ma présence, comme malgré moi; mais je me sentis de la répugnance pour un détour, qui pouvoit lui cau-

ſer une ſurpriſe dangereuſe, & lui fournir encore une excuſe.

Cette nuit que je deſirois avec tant d'ardeur, & que j'attendois avec tant de crainte, vint enfin, & avec elle, cet Amant d'autant plus coupable à mes yeux, que j'étois plus fermement perſuadée qu'il auroit dû ne l'être pas. Vous ſentez bien qu'avec la peur mortelle que j'avois qu'il ne le fût encore, je n'avois rien oublié de ce qui pouvoit m'aſſûrer un triomphe, auquel je ſacrifiois tant de

choses. Jamais toilette n'avoit en apparence, été plus simple que la mienne, & ne fût dans le fonds, plus recherchée. Parures de toute espèce, regardées d'abord avec complaisance, rejettées avec dédain, reprises avec empressement : inquiétudes sur ma beauté, suivies d'une confiance encore plus téméraire, qu'elles n'avoient été vives : tantôt trouvant que le négligé me donnoit un air plus tendre, tantôt imaginant qu'il m'ôtoit trop de mon éclat; j'avois passé trois heures,

au moins, dans cette affreuse agitation. Enfin, je m'étois déterminée pour le négligé ; mais ce n'avoit pas été sans avoir rêvé plus longtems que je n'ai fait depuis, lorsque j'ai eu à décider du bonheur de mon empire. Pour juger mieux de ce que dans cette importante occasion, je pouvois attendre de mes charmes, je m'étois habillée avec assez peu de précaution contre les regards des Esclaves dont j'étois environnée. Ce n'étoit assurément pas qu'aucun d'eux m'eût paru digne de

la honteuſe complaiſance avec laquelle je me prêtois à leur curioſité ; mais tout vil qu'eſt un Eſclave , il étoit en ce moment, un homme pour moi ; & je m'étois plû pour m'eſſayer, à porter le trouble dans ces ames ſtupides , & groſſières , moins faites pour être remuées , que celles que leur délicateſſe naturelle , & leur habitude à la volupté , rendent ſi ſuſceptibles d'impreſſions tendres. Les miens me parurent répondre infiniment bien à mes intentions. Attentifs

uniquement au ſpectacle que je leur donnois, ils béguayoient en me répondant, ou pouſſoient même la diſtraction, & l'enchantement, juſques à ne pouvoir plus me répondre; & quoique je n'euſſe point paru m'appercevoir de leur égarement, celui que j'avois vû le plus frappé de mes charmes, avoit été, de tous, celui à qui j'en avois dérobé le moins, & de qui, dans la journée, je m'étois louée le plus.

Je ne ſçais ſi c'étoit pour me faire oublier, s'il ſe pou-

voit, l'insensibilité qu'il m'avoit montré la veille, ou s'il fût véritablement touché de mes charmes ; mais il m'en parut si ébloui, que je commençai à craindre que je ne fisse sur lui, une trop forte impression. Je ne vous répéterai pas tout ce que, prosterné à mes genoux, il me dît de tendre, de flatteur, & de pressant; mais je vous avoue que ses transports, quelque violents qu'ils fussent, ne me rassûrérent pas. Ma défiance étoit, en effet, trop bien fondée pour qu'il en

triomphât à ſi peu de frais. Je me ſentois même pour lui, une ſorte d'averſion, que ſes éloges, & ſes careſſes n'affoibliſſoient pas, & qui devoit percer, malgré la complaiſance avec laquelle je me livrois à ſes deſirs. Un Amant véritablement aimé, plus coupable encore s'il étoit poſſible, qu'il ne l'avoit été, ne me l'auroit pas inſpiré, ſans doute, mais il y a des choſes que la vanité ne pardonne pas auſſi facilement que l'amour.

Enfin, Madame, lui de-

manda gravement Taciturne, sçut-il se rendre digne du rare effort que vous vous faisiez en sa faveur, & échapper dans votre chambre, au sorcier de Génie qui l'avoit si scélératement enchanté dans le bosquet? Votre Amant, ou je me trompe fort, avoit-là un Rival bien traître, & bien dangereux! J'eus d'abord quelque sujet de croire, répondit la Grue en souriant, que ce rendez-vous n'étoit point parvenu à sa connoissance; mais je ne pus pas m'en flatter long-

terns ; & je ne vous cacherai pas que cet acharnement de ſa part à troubler mes plaiſirs, me déplût conſidérablement. Quelqu'abuſée, cependant, que je fuſſe dans mes eſpérances, & quelle que fût la fureur que j'en reſſentois, je me rendis aſſez maîtreſſe de mes mouvements, pour ne paroître que ſurpriſe. Je croyois que les reproches ne peuvent que décourager ; & les intérêts de mon amour-propre, furent ſans balancer, ſacrifiés à ceux de ma curioſité. A ſon égard, ſa ſur-

priſe me parut extrême; ce qui lui arrivoit, étoit, diſoit-il, la choſe, du monde, la plus inconcevable. Je ne concevois pas bien aiſément, non plus, que ce fût avec moi, qu'il eſſuyât de ſi terribles revers; mais j'avois quelque peine à croire qu'il dût en être auſſi étonné qu'il le paroiſſoit; & je crus, ſans trop hazarder, pouvoir le lui dire. Soit qu'il eût craint un nouveau malheur, ſoit qu'il eût ſeulement voulu me prouver, que l'enchantement dont il s'étoit plaint, avoit

plus de réalité que je ne le croyois, ſans doute, il étoit arrivé chargé d'un très-grand nombre de Lettres de remercîment, que de plus heureuſes beautés que moi, avoient cru lui devoir, quoique j'euſſe tout lieu de croire qu'il les avoit mandiées, ou qu'il ſe les étoit écrites: je crus que je devois lui paroître perſuadée qu'il avoit mérité les éloges qu'on lui donnoit, juſques à ce que j'euſſe perdu tout eſpoir de lui en donner à mon tour. J'eus même la généroſité d'attendre

dre la plus grande partie de la nuit, qu'il ſe rendît digne des miens; & j'avoue que ce fut envain que je l'attendois. Mon infortune me paroiſſoit d'autant plus incompréhenſible, que moins il étoit près de moi, moins on eût pu le croire capable des torts que j'avois à lui reprocher. Laſſe de chercher la cauſe de cette inſultante ſingularité, plus laſſe encore de la lui pardonner, cette décence qui me retenoit depuis ſi long-tems, devint, enfin, un frein trop foible contre

ma colère. Je l'accablai tout-à-la-fois, des reproches les plus injurieux, & des plus terribles menaces. Tous les témoignages qu'il avoit si fastueusement étalés, celui-même de ma Dame-d'honneur, qui vint déposer en sa faveur, ne m'en imposerent pas plus que ses larmes ne me toucherent. Plus même, j'eus de quoi être convaincue que ces façons d'agir, ne lui étoient pas ordinaires, moins je pus lui pardonner une si injuste préférence. Heureusement pour lui, je ne suis pas né

Barbare. Je crus qu'il y auroit trop de cruauté à l'anéantir ; & toutes réflexions faites, je me contentai de le condamner à guetter des Mouches toute sa vie, & à n'en pouvoir jamais attrapper aucune.

Mais, à ce qu'il me semble, dit Taciturne, Votre Majesté le punissoit d'une façon plus ingénieuse que cruelle; & je suis fort trompé, ou il ne dût pas s'appercevoir qu'il eût changé d'occupation. Il se plaignit, cependant, repliqua la Grue, que je lui eusse

donné celle-là. C'étoit sûrement par air, reprit-il, ou pour que vous croyant aſſez vengée, vous ne ſongeâſſiez pas à lui infliger quelque peine réelle : car il étoit moralement impoſſible qu'il ne regardât pas comme récompenſe, ce que la ſolidité de votre eſprit, vous faiſoit croire un ſupplice.

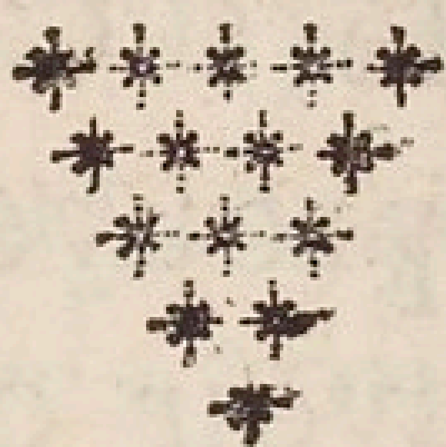
Je voudrois bien ſçavoir, demanda le Sultan, où cet homme-là va prendre que ce ſoit une manière de divertiſſement, que d'être condamné à guetter tou-

jours des Mouches, & à n'en jamais attrapper une ſeule ? Je voudrois bien l'y voir, lui ! Oh ! quand on en prend, c'eſt autre choſe ; cela occupe, & même amuſe ; mais je ſuis en état de certifier que, quand on n'en prend pas, c'eſt le plus ſot métier du monde. Eſt-ce, lui demanda la Sultane, que vous ſçavez par vous-même, à quel point, cela eſt pénible ? Apparemment, répondit-il, puiſque je le dis ? On a beau être Sultan, on s'ennuye quelquefois ; la tête fati-

guée des ſoins immenſes qu'éxige le gouvernement, on n'eſt pas toujours en état de ſe livrer à de certaines diſſipations, qui vous mettent une ſorte de contention dans l'eſprit, comme le jeu, &c. On eſt donc obligé de recourir à des plaiſirs qui le laiſſent repoſer : &, guetter des Mouches, eſt un délaſſement que je me procure volontiers. C'eſt un jeu d'adreſſe, où tout ſimple qu'il paroît, on n'eſt pas toujours auſſi heureux qu'on s'en flatte; & j'avoue, par exemple,

que quand il m'arrive de courir toute une après-dînée après ces vilaines bêtes, & qu'elles se mocquent de moi, cela me donne une humeur de chien. Oh! jugez à présent si le Taciturne a raison de dire, que le pauvre homme que la Reine Grue a condamné à ce supplice, passe le tems d'une façon bien agréable. Ma foi! voulez-vous que je vous dise? C'est qu'il faut avoir éprouvé les choses pour sçavoir ce qui en est; & que j'ai remarqué, moi, qu'il y en a beaucoup

dont ce Géométre-là, parle ſans ſçavoir un mot de ce qu'il dit. Ce qu'il y a de bon, au reſte, c'eſt que cela n'empêche pas qu'il ne diſe toujours, & que ſon imbécilité me divertît quelquefois, parce que, quand on a l'eſprit bien fait, on ſçait s'amuſer de tout. Même, dit la Sultane, de courir après des Mouches.



CHAPITRE

CHAPITRE V.

QUELQUE persuadée que je fusse, continua la Reine des Isles de Crystal, que ma vengeance ne pouvoit que certifier un malheur que j'aurois voulu pouvoir cacher à toute la terre, je ne pus, cependant, me refuser au plaisir de punir un homme, que malgré toutes ses protestations d'innocence, je trouvois avec raison, si coupable. Toute

curieuſe que j'étois, je ne voulus même jamais, comme il me le propoſoit, tenter avec lui, une nouvelle épreuve; & quoi que l'on en puiſſe dire, je ſuis convaincue que toute autre, à ma place, auroit fait comme moi. Cette avanture ſi funeſte, & ſi peu méritée, me plongea dans un chagrin ſi violent, que je fus trois jours ſans vouloir, & ſans oſer même, paroître en public. Il y a des malheurs, qui, je ne ſçais pourquoi, jettent un ridicule ſur ceux qui les éprouvent;

& les miens étoient précisément de ce genre-là. Je ne pouvois pas douter que les femmes de ma Cour, que j'avois vû si contentes de ma première infortune, ne triomphâssent encore de la seconde, & avec d'autant plus d'audace, qu'elle sembloit plus devoir m'accuser d'en être plus digne que je ne pensois. Je craignois les propos des gens que j'avois abandonnés, & qui, selon leur usage, ne manqueroient pas, sans doute, de trouver dans ce qui m'arrivoit, une puni-

tion viſible de mes déréglements. Je me plaignois des préjugés qui y ont placé une ſorte de deshonneur, & de notre vanité qui nous en fait un ſi grand ſupplice; mais avec quelque philoſophie que je tâchâſſe d'enviſager la choſe, & de la dépouiller de ce que les idées des hommes y ont attaché, je ne pouvois me conſoler du malheur réel de chercher ſi vainement ce qu'il m'avoit paru ſi ſimple que je trouvâſſe. Plus je m'en voyois privée, plus mon imagina-

tion s'y livroit avec fureur, & m'en éxagéroit le prix. Je vous avoue même, que quelque indifférente que mon Amant m'eût laissée, tout en moi, n'avoit pas été aussi muet que mon cœur, & que mon amour-propre n'étoit pas la seule chose qu'il eût blessée. Ce sur quoi je ne me lassois pas de réfléchir, & que toutes mes réfléxions ne m'éclaircissoient pas; c'étoit cette froideur qui succédoit en lui, aux plus tendres transports; cette admiration qui paroissoit si vive, & si vraie,

& qui, pourtant, étoit ſi ſtérile; cet anéantiſſement ſubit, qui ſe diſſipoit dans l'inſtant qu'il venoit d'en mériter des reproches, & dans lequel il retomboit, lorſqu'il vouloit ſe rendre plus digne de ſon bonheur. La ſurpriſe, le reſpect, ſi je conſentois à donner cette cauſe à mes malheurs, n'étoient tout au plus admiſſibles que pour une fois. Il y a des cas où le reſpect eſt ſi déplacé, qu'il ne ſe peut pas qu'il gêne longtems; la ſurpriſe que peut exciter en nous, un objet

quel qu'il puiſſe être, diſparoît par l'habitude de le voir ; & cette habitude eſt bientôt priſe. A l'égard de cet excès de ſentiment que l'on prend ſi ſouvent pour prétexte, je me promettois bien de ne lui attribuer jamais, des effets ſi viſiblement contraires à ceux qu'il doit produire.

Ma curioſité plus irritée, cependant, que découragée par le mauvais ſuccès des deux épreuves que je venois de faire, je me déterminai à en tenter une nouvelle, ou pour parler

plus juste, j'y fus poussée malgré moi. Quoique, loin de faire à tous les hommes, l'injure de les croire tels que mon premier Amant, je fûsse, au contraire, très-persuadée qu'il étoit ce qu'en Physique, on appelle un Phénoméne, il m'étoit resté sur les figures petites, pâles, & maigres, une défiance, qui, dans la nouvelle affaire que je fis, fut consultée, & suivie. L'homme, que parmi tous ceux qui briguoient avec empressement l'honneur de me servir, je voulus bien

diſtinguer, n'auroit jamais dû par ſes agréments, prétendre à une ſi haute fortune, & n'y ſeroit, en effet, jamais parvenu, ſi je n'euſſe pas eu tant, & de ſi fortes raiſons de réprouver les graces. Quoique les bontés dont certaines femmes que je connoiſſois, l'avoient honoré, l'eſtime qu'elles avoient conſervé pour lui, & la haute réputation qu'elles lui avoient faite, euſſent dû, ſur-tout, dans les idées qu'il devoit me ſuppoſer, lui faire concevoir de grandes eſpé-

rances, il ſe tenoit modeſtement caché dans la foule, & ne ſembloit même, s'offrir, que parce que tout le monde ſe préſentoit. Une ſi grande humilité, où s'il ſe fût rendu juſtice, j'aurois dû trouver tant de confiance; ſa renommée, celle-même des femmes à qui il la devoit, & que l'on ne pouvoit pas accuſer d'accorder légèrement leur eſtime; certain air d'audace qui perçoit au travers de ſa modeſtie, & qui me frappa, me déterminérent en ſa faveur. Chanſonnée dé-

ja ſur mon premier choix, vous concevez aiſément que je ne fus pas épargnée ſur le ſecond; mais je ſçavois déja priſer une Chanſon, ce qu'elle vaut; & tous les Ridicules que l'on s'efforça de jetter ſur moi, ne me parurent pas, à beaucoup-près, auſſi cruels que ceux, dont par ce choix ſi blâmé, je cherchois à me garantir. On prétendoit entre autres choſes, qu'en le faiſant, j'avois moins conſulté le ſentiment, que mon averſion pour les accidents, dont, quelque tranquilité

que j'affectâsse à cet égard, on croyoit que j'avois à me plaindre; on ajoûtoit que je m'étois déterminée en Physicienne ; & comme tout cela étoit de la plus éxacte vérité, je ne crus pas que cette Satyre, toute sanglante qu'elle étoit, dût me faire changer d'avis.

Il seroit assûrément bien fâcheux, interrompit Taciturne, qu'après tant, & de si sages précautions, après des combinaisons si éxactes, Votre Majesté y eût encore été prise. Ce fut, cependant, ce qui m'ar-

riva, répondit la Grue, & même plus désagréablement que la première fois. Par la raison, peut-être, dit-il, que vous aviez conçu de plus grandes espérances ? Je crois, en effet, répondit-elle, que cela pouvoit entrer pour quelque chose dans mon dépit; ce n'en étoit pourtant pas la seule cause. Mon premier Amant avoit dans l'esprit, une galanterie singulière; plus accoûtumé, peut-être, qu'il ne disoit, à ne pouvoir dire que des riens, & même à s'en faire une

reſſource, vous concevriez difficilement à quel point il étoit à cet égard, fécond, & varié, le parti qu'il tiroit des plus légères minuties, avec quel art il les mettoit en œuvre, & combien il les rendoit intéreſſantes. L'autre, ſans uſage, ſans politeſſe, ſans imagination, ne ſçavoit, dans des ſituations difficiles, que reſter dans un étonnement ſtupide, ſembloit ignorer quel eſt quelquefois le prix des bagatelles, & étoit, enfin, comme ces gens bornés, qui ne trouvant point

ce qu'ils avoient à vous dire, n'ont plus à vous offrir que le ſilence le plus profond, & le plus ennuyeux déſœuvrement.

Cela eſt incommode, dit Taciturne ; à quel ſuplice condamnâtes-vous ce pauvre homme-là ? A aucun, répondit la Grue ; je ſuis vindicative, mais je ne ſuis pas injuſte. Il étoit ſi ſingulièrement étonné, me faiſoit des excuſes ſi reſpectueuſes, & que leur naïveté rendoit ſi plaiſantes, que je n'eus jamais la force de me venger d'un homme

ſi ſurpris, & ſi fâché de ſe trouver coupable. Il m'avoit, cependant, dès la première fois, ſi mortellement ennuyée, que je ne pus jamais me déterminer à l'admettre une ſeconde, à l'honneur de me faire ſa cour.

Cela étoit, peut-être, dit Taciturne, encore plus prudent que rigoureux; mais, que pensâtes-vous de deux expériences ſi funeſtes? Je penſai, repliqua la Reine, que les hommes ſont quelquefois bien extraordinaires; mais je n'en crus pas

pas moins que tous ne l'étoient pas ; & vous conviendrez, en effet, qu'il auroit été du dernier ridicule de les juger tous en mal, si légèrement. Mais, du moins, insista-t-il, l'idée de la colère de la Fée ne se présenta-t-elle pas à votre esprit ; & ne pensâtes-vous pas que vos malheurs partoient de cette source ? Pas si promptement, repartit-elle : premierement, je ne cherchois rien d'assez singulier, pour pouvoir attribuer mes desirs & ma curiosité, à quelque maligne

ſuggeſtion; d'ailleurs, quelque extraordinaires que fûſſent, par rapport à moi, les événements dont j'avois à me plaindre, ils ne l'étoient pas aſſez dans l'ordre naturel des choſes, pour que j'y reconnuſſe d'abord ſon pouvoir, & ſa vengeance. Dans le fonds, je n'avois encore tenté que deux fois, ce que j'ai ſçu depuis qu'elle m'avoit condamnée à tenter, & toujours, & vainement; deux épreuves malheureuſes ne ſuffiſoient pas pour me convaincre que je fuſſe deſti-

née à un ſuplice d'un genre ſi particulier ; & ce ne fut, enfin, que la continuité de mes infortunes, qui me donna une idée que je ſuis étonnée de n'avoir pas eue plutôt, puiſque mon amour-propre en avoit tant de beſoin.

Je vous ennuyerois, ſans doute, ſi je vous racontois toutes les expériences que je fis. Je n'ai pas beſoin de vous dire qu'aucune me réuſsît ; & je crois que vous me ſçaurez gré de ſupprimer des détails que le peu de variété qu'ils au-

roient néceſſairement, doit vous empêcher de regretter, & qui, par toutes ſortes de raiſons, ne pourroient que m'être infiniment déſagréables. Toujours le même malheur, & toujours les mêmes excuſes; car, en pareil cas, les hommes ſemblent ſe les entre-prêter, tant elles ſe reſſemblent toutes. Vous me verriez toujours avec la même impatience dans le fonds, & à l'extérieur, la même grandeur d'ame; n'ayant jamais à répondre à des gens qui me diſoient

tous, *mais, cela eſt bien extraordinaire!* que, *mais, oui! mais, en effet!* & cent autres choſes auſſi miſérables, qui me paroîtroient fort plaiſantes aujourd'hui, s'il étoit poſſible que je me rappellâſſe ſans horreur, ces exécrables inſtants de ma vie.

Quelque excuſable que je fuſſe, puiſqu'alors, ma volonté ne dépendoit pas de moi-même, ils me couvrent de confuſion, & m'accablent de douleur. Ils doivent, en effet, répondit-il en ſoûriant, vous fournir des ſouvenirs aſſez peu

agréables. Vous me permettrez de vous dire, reprit-elle, que vous me jugez ici, avec plus de malice, que d'équité, & que vous vous trompez demesurément, si vous pensez que les humiliations que j'ai essuyées, fassent aujourd'hui ma plus grande peine. Je puis, au contraire, dire avec vérité, que si quelque chose peut me consoler de ces commencements de ma vie, c'est que mes peines ayent été si infructueuses. Il est vrai, qu'alors, je n'en portois pas le même juge-

ment; & cela eſt tout ſimple; mais ce qui pourra vous le paroître moins, c'eſt le parti que prit le Roi mon pere, lorſque le bruit de mes malheurs, parvint juſques à ſes oreilles. Il s'emporta, ſans doute, vivement contre vous, dit Taciturne? Point du tout, reprit la Reine; nous ſommes ſinguliers dans notre famille; il s'en affligea encore plus que moi; & ne comprit pas plus, que je pûſſe être ſi ſujette à des accidents de cette nature. Il croyoit bien qu'il y en a

dont le rang ne ſauve pas, auſſi auroit-il été peu ſurpris qu'il m'en fût arrivé quelquefois ; mais la continuité des miens, fut pour lui, grande matière à réfléxions : & comme, malgré la ſublimité de ſes lumières, il ne pût jamais deviner tout ſeul, pourquoi j'étois ſi conſtamment malheureuſe, il finit par aſſembler le Conſeil ; & le Conſeil, le cas expoſé, & débattu, laiſſa mon pere dans la même inquiétude, il décida, cependant, quoique le Roi ſoutînt vivement le con-
traire,

traire, que ce pouvoit être un mal de famille ; & fut d'avis que l'on députât à toutes les Princesses du Sang, lesquelles seroient tenues & sommées, partout ce qui peut engager une femme à être vraye dans ce qui intéresse son amour-propre, de dire, & déclarer si elles étoient aussi malheureuses que moi. Quoique l'avis fût ridicule, il passa ; & ce n'est, peut-être pas le premier de ce genre qui ait été suivi. Le grand Référendaire, & deux autres Ministres, se

tranſportérent gravement chez les Princeſſes, qui jugérent toutes, cette eſpèce d'interrogatoire auſſi déplacé qu'indécent, & répondirent avec autant d'aigreur, & de dignité, qu'avec peu de vérité, peut-être, que c'étoit choſes, dont, bien loin d'y être ſujettes, comme en les interrogeant là-deſſus, on ſembloit le ſuppoſer, elles n'avoient même jamais entendu parler. Cela parut bien fort à Meſſieurs les Commiſſaires, qui prirent même la liberté de le leur dire reſpec-

tueuſement, & de les ſupplier de vouloir bien répondre avec un peu plus de franchiſe, & de conſulter moins, dans une occaſion ſi importante, les intérêts de leur vanité, que le bien de l'Etat, qui, par le rang qu'elles y tenoient, devoit les toucher plus que perſonne. Des raiſons ſi puiſſantes, toute l'éloquence du grand Référendaire, l'homme du Royaume, qui, s'il ne parloit pas le mieux, parloit le plus; & les pathétiques exhortations des deux autres Commiſſaires,

ne purent rien ſur l'obſtination des Princeſſes. Ils furent donc forcés de revenir vers le Roi, très-convaincus, qu'elles n'avoient pas été auſſi ſincères qu'elles auroient dû l'être, ſoit qu'en effet, ils euſſent trouvé dans leurs réponſes, ces tergiverſations, qui ne ſe rencontrent jamais avec la vérité, ou qu'ils s'attachâſſent à cette maxime vulgaire, qui dit que, *qui veut trop prouver, ne prouve rien.*

Le Roi, d'après le rapport de Meſſieurs de la Commiſſion, penſa com-

me eux, qu'il n'avoit pas plû aux Princeſſes, d'être bien éxactement vrayes; & prévoyant que quand il les interrogeroit lui-même, il n'en ſeroit pas mieux inſtruit, il prit le parti de s'informer de ce qu'il vouloit ſçavoir, à quelques hommes de ſa Cour, qui pouvoient lui en dire des nouvelles. Mais détermi-minés au ſilence, par le même motif qui rendoit les Princeſſes ſi diſcrettes, ce fut le plus infructueuſement du monde qu'il prit la peine de les éxaminer

là-dessus ; quoique, pour lui rendre justice, je sois obligée de dire qu'il y mît une attention aussi scrupuleuse, que s'il eût eu des Conjurés à interroger. Tout ce qu'enfin cet interrogatoire lui produisit, fut la consolation d'apprendre, (ce dont on se doutoit déja,) que les Princesses en sçavoient plus qu'elles n'en vouloient dire. Une ressource dont il espéroit tant, lui ayant donné si peu, il fit chercher dans les Mémoires les plus sécrets du régne de chacun de ses Pré-

décesseurs, à prendre depuis l'établissement de la Monarchie, pour tâcher d'apprendre si aucune des Reines, n'avoit eu constamment à se plaindre des mêmes malheurs que moi. Ce grand Prince sentoit bien, que si des infortunes du genre de la mienne, n'étoient point par les Annales sécrettes, transmises à la postérité, ce ne pouvoit être que dans le cas où les Reines n'y auroient été exposées qu'en passant; mais, que dans le cas contraire, regardées comme des mal-

heurs, que leur continuité rendoit dignes de remarque, on n'auroit pas eu assez de négligence pour n'en pas instruire les siécles à venir. Il n'étoit pas plus probable non plus, que si quelqu'une des Reines s'étoit trouvée dans la même position que moi, elle ne s'en fût pas, comme moi, impatientée, & qu'elle n'eût point par toutes sortes de voyes, cherché à s'en tirer. A cette présomption si raisonnable, il s'en joignoit une autre de la même force; & c'étoit qu'en

parlant de la maladie, (car le Roi ne doutoit pas que cet accident n'en fût une) on n'auroit pas oublié le remède, dont cette Reine infortunée ſe ſeroit ſervie avec ſuccès.

On crut inutile apparemment, dit Taciturne, de lire l'Hiſtoire ſécrette du tems de la grande *Cryſtaline*! Oh! répondit la Grue, il faut dire la vérité, celle-là étoit à l'abri du ſoupçon. Les recherches du Roi, étant auſſi infructueuſes que s'il ne les eût faites que dans les Mémoires de

Cryſtaline la curieuſe, il y fit ſuccéder d'autres ſoins. Les Temples furent ouverts, les Oracles conſultés ; on fit autant de Sacrifices, que ſi l'Etat eût été menacé de la dernière calamité ; & tout cela fut inutile. Les Oracles reſtérent muets; & les Dieux, que nos priéres ne fléchirent point, me laiſſérent toujours mon inépuiſable curioſité, & l'impuiſſance de la ſatisfaire.

Ce fut alors, ſeulement, que la fureur de la Fée, & les paroles barbares qu'el-

le avoit prononcées ſur moi, me revinrent dans l'eſprit. Je me doutai, enfin, que je pouvois bien ne devoir qu'à elle, les deſagréments de ma poſition ; & je fus, avec raiſon, ſurpriſe qu'une idée, qui, ſi elle ne m'avoit pas garantie des fâcheuſes épreuves, par leſquelles j'avois paſſé, me les auroit, du moins, rendu plus douces, ne me fût pas encore venue. Je la communiquai à mon Pere, qui, par ſa conſtitution, & par habitude, toujours aſſez de l'avis dont on étoit,

ne douta pas un moment, que je n'euſſe deviné juſte. En conſéquence, il envoya à la Fée, avec les plus magnifiques préſents, une ſuperbe ambaſſade pour la ſupplier de me délivrer du plus incommode enchantement, auquel l'on puiſſe jamais condamner une femme. Comme la choſe me touchoit d'aſſez près, pour que je fiſſe de mon côté, quelques démarches, je lui écrivis auſſi; & toute piquée que j'étois contre elle, ce fut avec toute la ſoumiſſion que je crus pro-

pre à désarmer sa colère.

On doute rarement de ce que l'on a besoin d'espérer. La malédiction de la Fée agissoit toujours. A peine, les Ambassadeurs furent-ils partis, que je les supposai arrivés, nos dépêches lûes, & ma grace accordée. Sur ce bel espoir, je me remis à mes expériences ; mais leur succès toujours le même, m'apprit que je m'étois trop pressée. Je me tins donc quelques jours dans l'inaction ; mais par le sort que cette Fée avoit jetté sur

moi, elle m'étoit ſi pénible, que je ne pus jamais y reſter.

Il y a, dit alors Taciturne, des Philoſophes qui prétendent que l'habitude, agiſſant également ſur les peines, & ſur les plaiſirs, ſi elle ôte à ceux-ci, de leur prix, elle rend auſſi, par la même raiſon, moins ſenſible aux autres; & le proverbe qui dit que *l'habitude eſt une ſeconde nature*, ſemble, en effet, favoriſer cette opinion. Vous avez, repliqua la Grue, l'eſprit fort orné ! Eh bien ? Eh

bien? reprit-il, ſi par hazard le proverbe, & ces gens-là avoient raiſon, chaque jour devoit vous rendre votre deſtinée moins cruelle. Eh! répondit-elle, ſi ce n'eſt que cela, c'eſt donc une règle, qui, comme toutes les autres, a ſes exceptions. Je ne ſçai pas, au reſte, ſi j'euſſe agi de moi-même, comment, à la longue, la choſe m'auroit paru, & à quel point j'en aurois été affectée; mais vous ſentez bien que je ne pouvois m'accoutumer à une ſituation ſi ſingulière, ſans

faire perdre à la Fée, la meilleure partie de sa vengeance; & qu'il falloit pour qu'elle fût complette, que le tems ne m'ôtât rien de la sensibilité qu'elle m'avoit donnée à cet égard.

Il y a déja quelque tems, dit alors Schah-Baham, que, sans vous en rien dire, parce que je n'ai pas jugé à propos d'interrompre pour cela, je me suis un peu raccommodé avec la Grue, qui, comme vous sçavez, ne m'a paru d'abord, que ce que, communément, nous appellons une Bégueule;

gueule ; mais j'avoue que voilà un raiſonnement qui achéve de me gagner le cœur, d'autant plus qu'il y a bien de la ſagacité dans la réfléxion de Taciturne. Car, à parler franchement, j'avois la même idée. J'ai pourtant bien fait, quand j'y ſonge, de me faire raconter cette Hiſtoire, qui, en vérité, eſt devenu tout-à-fait magnifique : cela prouve bien qu'il ne faut rien paſſer dans un Conte ! Pour moi, dit la Sultane, plus je l'entends, plus je ſens que je m'en ſerois bien paſſée. Il

eſt vrai que j'en pourrois dire autant de tout le reſte: car, en vérité! je ne crois pas, que depuis que l'on fait des Contes, on en ait imaginé un auſſi ridicule, auſſi dépourvû de raiſon.... De raiſon! s'écria le Sultan; plût au Prophéte qu'il n'y en eût pas tant! C'eſt préciſément de ce qu'il y en a trop que je me plains. Ce ſeroit le Roi des Contes, s'il n'y en avoit pas tant. Mais, vous en voulez au Viſir, vous; & je ſuis d'avis, ſi jamais il le fait imprimer, qu'il vous le dé-

die : cela vous adoucira l'humeur, peut-être. Au ſurplus, Moſlem, il ne faut pas que ce que dit Madame, vous décourage ; votre Conte me plaît, on ſçait que je m'y connois ; & je ſerois, à vrai dire, un peu piqué que mon ſuffrage ne ſuffît pas.

Quoique les journées des Ambaſſadeurs, continua la Reine, fûſſent réglées de ſorte, que nous pûſſions preſque ſçavoir, à la minute, le jour de leur arrivée, je me plûs à leur ſuppoſer des moyens de diligence,

que nous n'avions pas pû prévoir : je ne doutai même pas, que la Fée les ſçachant en route, ne les eût fait enlever par tous les Zéphirs de l'Univers, pour les voir plutôt à ſa Cour ; quelles illuſions, enfin, ne me fisje pas ! & combien toutes ne furent-elles pas démenties par le ſuccès ! Enfin, ces malheureux Envoyés revinrent vers nous. La Fée, qui n'avoit pas daigné répondre à ma Lettre, n'avoit pas traité mon Pere avec la même rigueur, & lui témoignoit, le plus po-

liment du monde, le chagrin qu'elle avoit d'avoir été forcée de se venger de mon impolitesse; elle convenoit qu'il étoit vrai que le malheur dont je me plaignois, étoit son ouvrage; qu'elle m'avoit vû mépriser avec tant de hauteur, les femmes, que leur trop de sensibilité, ou des circonstances qui ne dépendentpas d'elles, & les font trop dépendre du moment, exposentà des foiblessesrépétées, qu'elle avoit cru devoir me punir d'une façon de penser si rigoureuse, & en par-

ticulier, du peu d'égards que j'avois eus pour elle : qu'il lui avoit paru qu'elle ne pouvoit mieux s'en venger, qu'en me condamnant à chercher, à ne trouver jamais, & à me rendre, aux plaisirs près, telle que ces femmes, pour lesquelles j'affichois un si souverain mépris; que sa colère pourroit n'être pas éternelle; mais que je l'avois si vivement blessée, que ce seroit envain qu'elle s'exhorteroit à me rendre si-tôt son amitié; & que nous pouvions nous épargner

des ſupplications qui ſe-roient inutiles , tant que ſon cœur ne voudroit pas les ſecònder.

Voilà, certes, dit Taciturne, une Fée bien rancunière, & bien dangereuſe à rencontrer! Quel parti prit Votre Majeſté dans une ſi fâcheuſe occurrence ? Se tenir en repos , que d'ennui! Et d'ailleurs, quelle impoſſibilité ! Succomber à ſa curioſité, que de déſagréments ! En vérité ! c'étoit, & pour vous, & pour les autres, une bien embaraſſante ſituation ! Vous

raillez, à ce qu'il me ſemble, lui dit la Grue ; penſez-vous auſſi que la poſition des perſonnes que j'aſſociois à mes expériences, fût beaucoup plus agréable que la mienne? Je voudrois.... Mais, non, ajouta-t-elle en ſe reprenant, car il n'eſt pas du tout vrai que je voulûſſe vous y voir.

Fin de la Cinquième Partie.

AVERTISSEMENT.

Sur les Ouvrages Périodiques qui se trouvent à Paris chez DUCHESNE, Libraire rue Saint Jacques, au-dessous de la Fontaine Saint Benoît, au Temple du Goût. 1753.

LE Public a recherché de tout tems à se procurer les ouvrages Périodiques sur la Littérature, les Sciences & les Arts : Ce goût regne aujourd'hui plus que jamais, & il est fondé ; car en se procurant ces sortes d'ouvrages, il a tout-à-la-fois, & la satisfaction de lire des critiques judicieuses, & le plaisir de connoître une infinité de Livres, que la plûpart des personnes n'ont ni le tems ni les moyens de se les procurer; & que l'extrait critique leur donne une idée assez suffisante pour les déterminer ou à en faire l'acquisition, ou à s'en tenir à la simple lecture des Feuilles.

C'est ce qui engage aujourd'hui le Libraire qui distribue les Feuilles Périodiques, intitulées :

Lettres sur quelques Ecrits de ce tems, par M. FRERON, à faire part au Public que ces Ouvrages Périodiques se continuent, que M. FRÉRON a donné jusqu'à présent 35 Cahiers ou 7 Volumes *in*-12. Il paroîtra doresnavant un Cahier tous les 10 jours. Le prix de chaque Cahier est de 12 sols, & le Volume de 3 liv. chaque Volumes contenant 5 Cahiers.

Du même Auteur, *Les Opuscules ou Lettres de Madame la Comtesse de *** sur quelques Ecrits Modernes*, en 3 vol. Le troisiéme Tome contient une Critique, chapitre par chapitre de l'Esprit des Loix, avec un examen de toutes les Critiques qui ont été faites de cet ouvrage. *Sous presse.* 9 l.

Les Observations sur la Littérature Moderne, par M. l'Abbé DE LA PORTE, forment jusqu'à ce jour 45 Cahiers, qui font 9 volumes, & ils sont du même prix que les Lettres, c'est-à-dire, 3 liv. le vol.

Les Observations sur l'Esprit des Loix, ou l'Art de lire ce Livre, de l'entendre & d'en juger, par le même, avec les Réponses & l'Apologie de ce Livre, forment trois parties qui se vendent 3 liv.

Le Siécle de LOUIS XV. *dans les Sciences & les Arts, ou Lettres sur les Hommes Célébres*, La premiére partie paroît, & se vend 1 liv. 10 s. La seconde est sous presse. Tous les six mois il en paroîtra une.

Le Libraire qui distribue à Paris lesdites Feuilles Périodiques donne avis qu'il s'est arrangé pour les envoyer en Province par la Poste, moyennant 6 s. par Cahier. Il les envoye aussi par toutes les autres voies qu'on lui indique, au moment qu'elles sortent de dessous presse. Les personnes de Province qui souhaiteront ces Feuilles, sont priées de donner quelque connoissance à Paris, pour répondre du payement, qui se fera de six mois en six mois. du jour de la demande, à moins qu'on n'aime mieux donner d'avance des acomptes.

Les personnes de Paris qui desirent qu'on leur porte ces mêmes Feuilles chez elles, n'ont qu'à envoyer au Libraire leurs noms & leurs demeures.

Ceux qui voudront écrire au Libraire, ou adresser à l'Auteur des Livres ou des Réflexions de Littérature, dont ils souhaiteront qu'on parle dans les Feuilles, auront la bonté d'affranchir le port de leurs Lettres & paquets.

Ces Ouvrages se trouvent encore, avec les autres Livres chez les Libraires ci-après,

A AMSTERDAM, chez Merkus & Arkstée.
A BORDEAUX, chez MM. La Bottiere.
A CAEN. chez Manaury.
A GENEVE, chez Bardin.
A GRENOBLE, chez Giroud.
A LA HAYE, chez Gosse-Junior.
A LIÉGE, chez Dessaint.
A LYON, chez Deville, rue Merciere.
A LILLE, chez Jacquet.
A METZ, chez Bouchard le jeune.
A MARSEILLE, chez Mossy.
A MONTPELLIER, chez Rigaud.
A NANTES, chez Vatar, Imprimeur du ROY.
A NANCY, chez Nicolas.
A NISMES, chez Gaude.
A ORLEANS, chez De Villeneuve.
A RENNES, chez Vatar le fils.
A ROUEN, chez Besogne.
A STRASBOURG, chez Le Roux.
A TOULOUSE, chez Crozat.
A SAINT-MALO, chez Hovius.
A CAMBRIGDE, chez Labrette.
A BRUXELLES, chez Vandenberghen,
A CHARLEVILLE, chez Thésin.
A ANGERS, chez Jalhier.
A LONDRES, chez Vaillant.

CATALOGUE GENERAL

De tous les Théâtres qui se trouvent par assortiment rassemblés chez DUCHESNE, *Libraire, rue Saint Jacques, au-dessous de la Fontaine Saint Benoît, au Temple du Goût.*

Le Théâtre François, ou Recueil des meilleures Piéces de l'ancien Théâtre, *in*-12. 12 vol. 30 liv.
Nouveau Recueil des meilleures Piéces du Théâtre Italien, depuis son établissement, *in*-12. 10 vol. 25 liv.
Supplément à l'édition du nouveau Théâtre Italien. *in*-12. 3 vol. 7 l. 10 l.
Les Parodies dudit Théâtre, 4 vol. *in*-12. 12 l.
Théâtre Italien de Gherardi, *in*-12. 6 vol 18 l.
Théâtre Italien de M. Ricoboni, *in*-12. 3 vol. 9 l.
Recueil général des Opera, 16 vol. 40 l.
Théâtre de la Foire, *par MM. le Sage, Fuzelier, &c.* *in*-12. 10 vol. 36 l.
Théâtre de Favart, 2 vol. *in*-8. 9 l.
Le Théâtre Anglois, traduit en François, en 8 vol. *in*-12 27 l.
——Des Grecs, *in*-12. 5 vol. 15 l.
Nouveau Recueil de Piéces qui ont été jouées sur le Théâtre de l'Opera-Comique, *in*-8. 1752. 4 l. 10 s.
Choix de différentes Piéces nouvelles qui ont été représentées aux Théâtres depuis quelques années, 4 vol *in*-12. 12 l.
Nouveau Recueil des meilleures Piéces représentées aux Théâtres François & Italien, depuis 1747, *in*-12. 2 vol. 9 l.
Pierre Corneille, 6 vol *in*-12. 18 l.
Thomas Corneille, 5 vol. *in*-12. 15 l.
De Quinault, *in*-12. 5 vol. 12 l. 10 s.
De Moliére, *in*-12. 8. vol. 16 l.
De Poisson, pere, *in*-12. 2 vol, 5 l.
De Racine, *in*-12. 3 vol. 7 l. 10 s.
De Montfleury, *in*-12. 3 vol. 7 l. 10 s.
De Boursaut, *in*-12. 3 vol 7 l. 10 s.
D'Auteroche, *in*-12. 3 vol. 7 l. 10 s.
De Champmeslé, *in*-12. 2 vol. 5 l.
De Pradon, *in*-12. 2 vol, 4 l. 10 s.
De Baron, *in*-12. 2 vol. 5 l.
De Brueys, *in*-12. 3 vol. 7 l. 10 s.
De Palapra, *in*-12. 1 vol. 2 l. 10 s.
De Campistron, *in*-12. 3 vol, 7 l. 10 s.
De Dancourt, *in*-12. 8 vol. 20 l.
De Regnard, *in*-12. 4 vol. 10 l.
De la Fosse, *in*-12. 2 vol. 4 l. 10 s.
De le Sage, 2 vol. 5 l.

De Dufreni, *in*-12. 4 vol. 12 l.
De la Fond, *in*-12. 1 vol. 2 l. 10 s.
De le Grand, *in*-12. 4 vol. 10 l.
De Launay, *in*-12. 1 vol. 2 l. 10 s.
De Barbier, *in*-12. 1. vol. 2 l. 10 s.
De la Thuillerie, *in*-12. 1 vol. 2 l. 10 s.
De M. Autreau, tant du Théâtre François que du Théâtre Italien, *in*-12. 4 vol. 10 l.
De Poisson fils, *in*-12, 2 vol. 6 l.
De Danchet, 4 vol. *in*-8. 12 l.
De la Grange-Chancel, *in*-12. 3 vol. 7 l. 10 s.
L'Abbé Nadal, *in*-12. 3 vol 7 l. 10 s.
De Boindin, *in*-12. 1 vol. 2 l. 10 s.
De Crébillon, *in*-12. 3 vol. 7 l. 10 s.
De Destouches, *in*-12. 5 vol. 18 l.
De Marivaux, tant du Théâtre François que du Théâtre Italien, *in*-12. 5 vol. 15 l.
Les Comédies du même pour le Théâtre Italien, *in*-12. 2 vol. 6 l.
De Voltaire, 11 vol. petit *in*-12. 30 l.
De Saintfoix, *in*-12. 2 vol. 5 l.
De Boissy, tant du Théâtre François que du Théâtre Italien, *in*-8. 9 vol. 36 l.
De Piron, *sous presse*.
Œuvres de Théâtre de M. De **. 1 v. *in*-12. 1752. 3 l. 10 s.
De la Chaussée, *in*-12. 3 vol. 10 l. 10 s.
De le Franc, *in*-12. 2. vol. 5 l.
De Gresset, *in*-12. 2 vol. 5 l.
De Pesselier tant du Théâtre François que du Théâtre Italien, *in*-8. 1 vol. 4 l. 10 s.
Théâtre de l'Affichard, *in*-8. 1 vol. 4 l. 10 s.
De Morand, *in*-12. 3 vol. 9 l.
De Guyot de Merville, *in*-8. 1 vol. 5 l.
De la Grange, *in*-8. 1 vol. 4 l. 10 s.
De M. Avice, *in*-8. 1 vol. 4 l. 10 s.

Il se vend aussi chez le même Libraire plusieurs Divertissemens de Piéces de Théâtre & autres Musique,

SÇAVOIR;

Recueil de Vaudevilles, Menuets, Contre-Danses & Airs détachés, chantés aux Comédies, &c. 1 vol. 15 l.
Recueil d'Airs, de Contre-Danses, Menuets & Vaudevilles chantés sur les Théâtres de l'Académie Royale de Musique & de l'Opéra-Comique, 1 vol. *in-octavo*, 12 l.
L'Amusement des Dames, ou Recueil d'Airs choisis, 1 vol. *in-octavo*, 12 l.
La Toilette de Vénus, dressée par l'Amour, 1 vol. *in-octavo*, 12 l.
Le Passe-tems agréable & divertissant, ou le Nouveau plaisir de l'Amour, 1 vol. *in-octavo*, 12 l.
Le Dessert des petits soupers, 1 vol. *in-octavo*, 12 l.

CATALOGUE
DES LIVRES DE FONDS

Qui se vendent à PARIS, *chez* DUCHESNE, *Libraire, rue Saint Jacques, au-dessous de la Fontaine Saint Benoît, au Temple du Goût.* 1753.

ABRÉGÉ Chronologique de l'Histoire d'Angleterre, depuis le commencement de la Monarchie, jusqu'au Roi qui est actuellement sur le Thrône, avec des Anecdotes curieuses, & une description des principales Villes des trois Royaumes, par M. *Du Tertre*, 3 vol. *in*-12. 1752. 7 l. 10 s.

Annales de Tacite avec des Notes politiques & historiques; par M. *Amelot de la Houssaye*, nouvelle Edition, 4 vol. *in*-12. 10 l.

Architecture des Voûtes, ou l'Art des Traits & Coupe des Voûtes, Traité utile & nécessaire à tous Architectes, Maîtres Maçons, Appareilleurs, Tailleurs de Pierres, & généralement à tous ceux qui se mêlent de l'Architecture, même Militaire; *par le R. P. Dérand, Jésuite*: nouvelle édition, revûe & corrigée, avec toutes les figures gravées en tailles-douces, 1. vol. *in*-fol. prix 25 l.

BIbliothéque amusante & instructive, contenant des Anecdotes intéressantes & des Histoires curieuses, &c. *in*-12. 1753. 2 l. 10 s.

Bibliothéque des Philosophes Chimiques: nouvelle édition, très-augmentée de plusieurs Philosophes, *in*-12. 3 vol. avec figures, 12 liv.

CHoix de différentes Piéces nouvelles qui ont été représentées aux Théâtres depuis quelques années, 4 vol. *in*-12, 1751. 12 liv.

Conférence de la Fable avec l'Histoire Sainte, où l'on voit que les grandes Fables, le culte & les mystères du Paganisme ne sont que des copies altérées des Histoires des Hébreux, 2 vol. *in*-12. 5 l.

Collectio judiciorum de novis erroribus, qui ab initio XVII. sæculi usque ad annum in Ecclésia prescripti sunt, studio Caroli du Plessis d'Argentré, Episcopi Tutelensis; in-fol. 3 vol. 75 l.

Le Tome III. se vend séparément, 25 l.

DEscription Historique des Château, Bourg, Forêt & environs de Fontainebleau, avec l'explication des Peintures, Tableaux, Statues, Ornemens, &c. enrichis de plusieurs Plans & Figures, par M. *Gilbert*, 2 vol. *in*-12. 5 liv.

La Carte générale de Fontainebleau & Forêt se vend séparément 1 l. 4 s.

Défense de la Basse de Viole contre les entreprises du Violon, par M. *Le Blanc*, in-12. 1 l.

Déjeuné (le) de la Rapée, ou Discours des Halles & des Ports, avec des Bouquets. Et la Pipe cassée, Poëme, avec quatre belles vignettes, par M. *Vadé*, nouvelle édition. 1 l. 7 s.

ETrennes (les) de la S. Jean, revues, corrigées & augmentées; avec la Relation galante & funeste, 1751, troisiéme édition, 1 vol *in*-12. 2 l. 10 s.

Elémens historiques, ou Méthode courte & facile pour apprendre l'Histoire aux enfans, par l'Abbé *de Maupertuis*, *in*-12. 2 vol 5 l.

Esprit des Loix, Quintessencié, 2 vol. *in*-12. 5 l. 10 s.

Essai sur l'esprit, ses divers caractères & ses différentes opérations *in*-12. 2 l. 10 s.

Essais sur la connoissance du Théâtre, *in*-12. 1751. 1 l. 4 s.

Essai sur l'Architecture moderne, *in-octavo*, 2 l. 10 s.

Etat présent d'Espagne : son établissement ses révolutions, sa décadence, son rétablissement & ses accroissemens, par M. *de Veyrac*, in-12. 4 vol. 10 l.

FIlles femmes, (les) & les femmes filles, conte, ou il n'en est pas un, avec les quinze minutes, tems bien employé, avec l'Isle de France, ou la nouvelle Colonie de Vénus, 2 partie, 1753. 2 l. 10 s.

HIstoire des conjurations, conspirations, & révolutions célébres de l'Europe, *in*-12. sous presse.

(Cet Ouvrage se distribuera 2 vol. à 2 vol.) 2 l. 10 s. le vol.

Histoire des Singes & autres animaux curieux, dont l'instinct & l'industrie excitent l'admiration des hommes, comme les Eléphans, les Castors, &c. 1751. 1 vol. 2 l.

Histoire du Chevalier du Soleil, dont on a tiré sur l'ancien Roman ce qu'on a trouvé de plus essentiel & le plus digne de la curiosité du Public, en 4. parties, *in*-12. 1752. 5 l.

Histoire & Avantures de Gogo : nouvelle édition, 2 parties, 1752, 2 l. 8 s.

Histoire Générale, Civile, Naturelle, politique, & Religieuse de tous les peuples du monde, 15 vol. 39 l.

Histoire de l'éxil de Cicéron, par M. *de Morabin*, avec plusieurs Lettres écrites à son épouse, à ses enfans & à son frere, *in*.12. 1 vol. nouvelle édition, 2 l. 10 s.

LEttres d'une Péruvienne, nouvelle édition, augmentée de plusieurs Lettres, & d'une introduction à l'Histoire, qui n'avoient pas encore paru, suivies de Cénie, Piéce Dramatique en 5 Actes, par Madame *de Grafigny*, 2 vol. avec figures, 1753. 5 l.

Lettres Turques & de Nédim Goggia, nouvelle édition, augmentée considérablement, 2 parties, 1753. 3 l.

Lettres sur quelques Ecrits de ce tems, par M. *Fréron*. Ces Lettres se vendent par Cahiers de 72 pages chacun. Il y en a déja huit vol. Le vol. se vend 3 l. & le cahier 12 s. Ces Feuilles se continuent, se distribuent tous les 10 jours, & s'envoyent par la Poste à peu de frais.

Le Siécle de LOUIS XV, ou Lettres sur les Hommes Célébres, dans les Sciences, la Littérature, & les beaux Arts, sous le regne de LOUIS XV..

Cet Ouvrage se vend par parties. La premiére paroît, & la seconde est sous presse. 1 l. 10 s.

Lettres d'un Génois à son Correspondant à Amsterdam, avec des Remarques très-curieuses, 1750, 1 l. 4 s.

L'Homme Aimable, par M. *Marin*, 1751. 1 l. 10 s.

Méditations Chrétiennes pour tous les jours de l'année nouvelle édition, augmentée de Priéres pour le matin & le soir, & de l'Ordinaire de la Messe à chaque volume, par *le R. P. Chapuis*, 3 vol. *in*-12. 1753. 7 l. 10 s.

Mémoires de M. le Marquis de Chouppes, Lieutenant Général des Armées du Roi, 2 parties, 1752. 4 l.

Mélange littéraire, ou, Remarques sur quelques Ouvrages nouveaux, 1752. 1 vol. 2 l.

Anecdotes Africaines : ou Mémoires historiques de Mourat & de Sophie. 1752. 2 parties. 2 l.

Mémoires Littéraires, contenant des Réfléxions sur l'origine des Nations, & des Dissertations sur les propriétés des différentes Eaux & Fontaines brulantes, avec le moyen de multiplier le bled, & d'améliorer *les terres*, Traduits de l'Anglois, *in*-12. avec figures 1751. 2 l. 10 s.

Mémoires & Avantures d'une Femme de qualité, 1751. 1 l.

Masque (le) ou Anecdotes particuliéres du Chevalier de *** 1750. 1 l. 4 s.

Mémoires historiques de la Champagne : son état, la Description des Villes, Châteaux, Terres, Communautés, Hôpitaux, Commerce, Tribunaux, &c. par M. *Baugier*, *in*-8. 2 vol. 6 l.

——du Cardinal Bentivoglio, avec la Relation des guerres arrivées en Flandres, & les événemens curieux arrivés dans plusieurs Cours de l'Europe, traduits de l'Italien, par M. l'Abbé *de Veyrac*, *in*-12. 2 vol. 5 l.

Nouveau Recueil des meilleures Piéces de différents Auteurs, représentées sur les Théâtres François & Italien depuis 1747, *in-octavo*, 2 vol. 9 l.

Nouveau Recueil de Piéces qui ont été jouées sur le Théâtre de l'Opera-Comique, 1 vol. *in-octavo*, 1752, 4 l. 10 s.

Nouveau Traité du grand Négoce de France, contenant plusieurs Tarifs, aulnages de Toiles, Draps, Manufactures des villes de France, Hambourg, Hollande, Banque, Change, Monnoie, avec un Traité de la Marine, Jau-

geage de Vaisseaux de guerre & Navires, nouvelle édition, 2 vol. *in*-12, figures, 5 l.

OPuscules, ou Lettres de Madame la Comtesse de *** sur quelques Ecrits modernes, par M. *Fréron*. Le troisiéme volume contient une Critique chapitre par chapitre, du Livre de l'Esprit des Loix, avec un examen de toutes les Critiques qui ont été faites de cet ouvrage. 3 volumes *in*-12. 1753. *sous presse*. 9 l.

Observations sur la Littérature moderne, par M. l'Abbé *de la Porte*, Ces Observations composent déja 45 cahiers ou 9 volumes : chaque cahier contient 72 pages. Le volume se vend 3 l. & le cahier 12 s.

Observations sur l'Esprit des Loix, ou l'Art de lire ce Livre, de l'entendre & d'en juger, par M. l'Abbé *de la Porte*, avec toutes les Critiques qui ont paru sur *l'Esprit des Loix*, & l'Apologie du même Ouvrage. Le tout contient 3 parties qui se vendent 3 l.

Œuvres de Théâtre de M. D***. 1 vol. *in*-12. 1753. 3 l. 10 s.

Œuvres de M. Rémond-de-Saint-Mard, contenant ses Dialogues des Dieux, les Lettres Galantes & Philosophiques, ses Réfléxions sur la Poësie & autres Ouvrages, nouvelle édition, corrigée & augmentée, 5 vol. avec figures : petit format, 1753. 10 l.

—— de Vergier, nouvelle édition, revue, corrigée & augmentée, 2 vol. petit format, 1752. 5 l.

Œuvres nouvelles de Maucroix, contenant la premiére Tusculane de Cicéron du mépris de la mort ; Lactius, ou de l'Amitié, Caton l'Ancien, ou de la Vieillesse, avec quelques Lettres de Brutus & de Célius au même, ses Satyres & les Epîtres d'Horace, 1. vol *in*-12. 2 l. 10 s.

Œuvres de Cordemoy, Membre de l'Académie Françoise, contenant six Discours intéressans sur la distinction du corps & de l'ame, *in*-4, 6. l. 10 s.

Œuvres de M. de ***, 4 vol. *in*-12. 12 l.

PIéces dérobées à un Ami, contenant plusieurs Poësies & Chansons, par M. l'Abbé *de Lattaignant*, 2. vol *in*-12. 1751. 6 l.

Principes de la Grammaire Françoise, par M. l'Abbé *Antonini*, *in*-12. 1753. 3 l.

Principes de la Nature & de la Génération des choses, suivant les opinions des anciens Philosophes, & l'Abrégé de leur sentiment sur la Composition des corps, 3 vol. *in*-12. 7 l. 10 s.

Pensées choisies *du R. P. Bourdaloue, de la Compagnie de Jesus*, sur différens sujets de Morale & de Religion, *in-octavo* 2 vol, 12 l.

REligion Protestante, convaincue de faux dans ses régles de foi particuliéres, par les propres aveux & raisonnemens de ses Défenseurs, pour servir de réponse à un Ecrit

intitulé : *Réponse à M. Maynard & à M. de Meaux*, &c. par M. *Maynard*, *in*-12. 2. vol. 5 l.

Remarques de M. l'Evêque de Tulle sur la Version Françoise de M. Sacy, *in*-8. 1 l. 4 s.

Retour de Saint-Cloud à Paris, tant par mer que par terre, avec les Annalles de Saint-Cloud & de Chaillot, nouvelle édition, 1753. 1 l. 4 s.

SCience (la) parfaite des Ecuyers, avec un Recueil des Remédes très-intéressans pour tous les chevaux & animaux, par M. *de Bégriéres*, nouvelle édition très-augmentée, 1 vol. *in*-8. 1751. 3 l.

Science (la) Naturelle, ou Explication curieuse & nouvelle des différens effets de la nature terrestre & céleste, 1 vol. *in*-12. 2 l. 10 s.

TRaité des Ponts, où il est parlé de ceux des Romains & de ceux des Modernes, de la différence de toutes sortes de Ponts, des matériaux dont on les construit ; avec les Edits, Déclarations, &c. rendus sur la même matiére, par M. *Gautier*, Inspecteur des Ponts & Chaussées, 1 vol. *in*-8. avec figures, 9 l.

—— De la Construction des Grands Chemins, où il est parlé de ceux des Romains, & des Modernes ; des Pavés des Grands Chemins & des Rues, suivant qu'on le pratique dans toutes sortes de lieux, augmentée de tous les Edits, Déclarations, Arrêts, Ordonnances & Coûtumes, &c. nouv. édit. par M. *Gautier*, *in-octavo* avec figures. 8 l.

Traité des vraies & fausses idées contre ce qu'enseigne l'Auteur de la Recherche de la vérité, par M. *Arnaud*, *in-octavo*, 3 l.

Traité de Physique sur la pesanteur des corps, par le *R. P. Castel*, de la Compagnie de Jesus, *in*-12. 2. vol. 5 l.

Théorie & pratique des Sacremens, des Censures, des Monitoires & des Irrégularités, *par un Prêtre de l'Oratoire*, nouvelle édition augmentée considérablement, 3 vol. *in*-12. 9 l.

Temple (le) de Gnide, avec les Ames Rivales, 1 l. 4 s.

VOyage en l'autre Monde, ou Nouvelles Littéraires de celui-ci ; avec des Entretiens sur plusieurs sujets, 2 part. *in*-12. 1753. 3 l.

Voyage & Description du Temple de Cithére, suivi du Rien de trop, & de Ranné & Mascave, conte Philosophique, 2 vol. 1552. 3 l.

Vie de Pierre Aretin, petit vol *in*-12. avec figures. 1751. 2 l.

Vie (la) & les Amours de Properce, Chevalier Romain, nouv. édit. par M. *Gillet de Moivre*, in-12. 2 l.

Voyage de Syrie & du Mont-Liban, M. *de la Roque*, 2 vol. *in*-12. avec figures, 5 l.

—— au Levant, ès années 1731 & 1732, par M. *Tollot*, *in*-12. 2 l.

NOUVELLES PIECES DE THEATRE détachées.

Le Miroir, *Comédie.*
LeBacha de Smirne, *Comédie.*
L'Année Merveilleuse, *Comédie.*
La Mort de Bucephale.
Le Pot-de-chambre cassé, *Tragédie* pour rire & *Comédie* pour pleurer.
Les parfaits Amans, ou les Métamorphoses, *Comédie.*
Le Magnifique, *Comédie avec Divertissement.*
Le Retour de la Paix.
Le Prix du Silence } *de M. de Boissy.*
La Frivolité,
Benjamin, ou Reconnoissance de Joseph, *Tragédie.*
La double Extravagance, *Comédie.*
Mahomet *Tragédie.*
Les Petits-Maîtres, *Comédie.*
Le Provincial à Paris, *Comédie.*
Les fausses inconstances, *Comédie.*
La Feinte supposée, *Comédie.*
Caliste, ou la Belle Pénitente. *Tragédie,*
Mérope, *Tragédie nouvelle de M. Clément.*
Le Marchand de Londres, *Tragédie Bourgeoise*
La Petite Sémiramis, en cinq Actes.
Le Plaisir, *Comédie, avec un Divertissement.*
Vanda, Reine de Pologne, *Tragédie.*
Les Souhaits, *Comédie.*
Momus Philosophe, *Comédie.*
Electre d'Euripide, *Tragédie.*
La Partie de Campagne, *Comédie.*
Cénie, *Piéce Dramatique en cinq Actes.*
La Colonie, *Comédie.*
Les Veuves. *Comédie.*
Le Philosophe duppe de l'Amour, *Comédie.*
Le Valet Maître, *Comédie,* 1552.
La Gageure, *Comédie en trois Actes & en Vers libres.*
Les Mariages assortis, *Comédie.*
La Coquette fixée, *Comédie.*
Le Réveil de Thalie, *Comédie.*
L'Ecole du monde, *Comédie.*
Le Retour de l'Ombre de Moliére, *Comédie.*
Varon, *Tragédie,*
Abailiard & Héloïse, *Piéce dramatique.*
Alceste, *Divertissement.*
L'École des Peres, *Comédie.*
Calistene, *Tragédie.*
Gustave, *Tragédie.*
La Métromanie, *Comédie.*
Les Coures de Tempé.

L'héritier généreux, *Comédie.*
Les Engagemens indiscrets, *Comédie.*
La Métempsicose, *Comédie.*
L'Amante ingénieuse, *Comédie.*

Opéra-Comiques, 1752.

La Fileuse, *Parodie d'Omphale.*
Le Poirier.
Les Fêtes de l'hymen, ou la Rose.
Le Miroir magique.
Le Bouquet du ROY.
Le Retour favorable, ou le Temple de Momus.
Le Rossignol.
La Magie inutile.

ALMANACHS NOUVEAUX.

Almanach Historique & Chronologique de tous les Spectacles de Paris. 1 l. 4 f.
Nouveau Calendrier Historique des Théâtres de l'Opéra, des Comédies Françoises & Italienne, Concert Spirituel, Foires, &c. 1 l. 4 f.
Almanach des Beaux Arts, contenant les Noms & Ouvrages de tous les Auteurs François qui vivent actuellement, 1 l. 4 f.
Almanach des Corps des Marchands, Arts & des Communautés du Royaume. 1 l. 4 f.
Almanach Ecclésiastique. 1 l. 4 f.
Almanach Chantant du Beau sexe, avec l'Ethomancie des Dames, ou Divination de leurs Caractères. 12 f.
Almanach Dansant & Chantant, contenant plusieurs rondes ou Chansons à danser. 12 f.
Tablettes de Thalie, ou Calendrier de l'Esprit & du Cœur. 12 f.
Almanach de la Fable, en Vaudeville. 12 f.
Calendrier du Destin, précédé de tous les Amusemens de Paris. 12 f.
Almanach des Francs-Maçons & des Franches-Maçonnes, 12 f.
Etrennes Curieuses & Utiles aux Francs-Maçons, avec un Extrait Historiques des Maçons Ecossois. 12 f.
Oracle de Cythére. 12 f.

Il se vend aussi chez le même Libraire plusieurs Divertissemens des Piéces de Théâtres & autres Musiques,
SÇAVOIR;

L'Amusement des Dames, ou Recueil des Menuets, Contre-Danses, Vaudevilles, Rondes de table, Airs à boire, Duo avec accompagnement, 10 parties finies.
La Toilette de Vénus dressée par l'Amour, contenant des Menuets, Contre-Danses, Vaudeville, Airs nouveaux & choisis, 10 parties finies.

Le Passe-tems agréable & divertissant. *Ce Recueil est rempli de* Vaudevilles, Rondes de table, Duo, Brunettes & autres, 10 parties finies.

Les Desserts des petits soupers de Madame de **. 5 parties.

Recueil des Menuets, Contre-Danses & Vaudevilles chantées aux Comédies Françoises & Italiennes, 12 parties.

Recueils d'Airs & Menuets, Contre-Danses. Parodies chantés sur les Théâtres de l'Académie Royale de Musique, & de l'Opéra-Comique, 9 parties.

Amusemens champêtres, ou les Aventures de Cythére, Chansons nouvelles à danser, 1 partie.

Menuets nouveaux en Concerto, Contre-Danse, 4 parties.

Choix de différens Morceaux de Musique, 3 parties.

Les Loix de l'Amour, ou Recueil de différens Airs 3 parties.

Comme le Public a beaucoup approuvé ces Recueils, l'Editeur a entrepris de les continuer & de mériter son approbation, par son empressement à lui donner ce qu'il y a de meilleur & de plus amusant. On voit d'ailleurs qu'ils sont d'une ressource infinie pour les Etrangers & pour ceux qui jouent des Instrumens, puisqu'ils renferment les Airs les plus jolis & les plus propres à former les jeunes Gens & les perfectionner dans la Musique.

Toutes ces Piéces se vendent en 6 volumes réliés ou sépatément, & sont très utiles à toutes les Sociétés qui veulent jouer la Comédie, Le Cahier se vend 24. s.

On trouve chez le même Libraire un Assortiment général de tous les Théâtres & Piéces détachées, tant anciennes que nouvelles avec leurs Divertissemens, & plusieurs Livres d'Assortimens, anciens & nouveaux, tant de Paris que des Pays Etrangers.



CATALOGUE

Des Livres d'Assortiment qui se trouvent dans la même Boutique.

ABRÉGÉ Chronologique de l'Histoire de France, par M. le Président *Hainault*, in-*octavo*, Paris, 1752.
Aventures de Robinson-Crusoé, *in*-12. 3 vol.
Les mêmes, belle édition d'Hollande.
Amusemens des Eaux d'Aix-la-Chapelle, *in*-12. 3 vol avec figures.
——Des Eaux de Spa, *in-octavo*, 2 vol. avec figures.
——Des Eaux de Bourbon-les-Bains, *in-octavo*.
Avis important aux Refugiés, & la Réponse à l'Avis, par *Bayle*, *in*-12. 2 vol.
L'Ame amante de son Dieu, sur l'Amour Divin, *in*-12. grand nombre de figures.
Architecture de Vincent Scamozzy, Architecte de la République de Venise, traduit en François par d'*Aviller*, *in-fol.* grand nombre de figures en taille-douce.
Avis pour la conduite d'une Ame qui vit uniquement en Dieu, *in*-18. 1 l.
Art de bien parler François, 2 vol. *in*-12. Hollande.
Angelina, Histoire Italienne, 2 parties.
Arithmétique de Barême, *in*-12.
CHristianisme Raisonnable, (le) traduit de l'Anglois de Lock, par M. *Coste*, 2 vol *in*-12. avec figures.
Comptes faits de Barême, *in*-12.
DIctionnaire Comique, 2 vol. *in-octavo*.
Dictionnaire Anglois, par *Miége*, in-*octavo*.
Dictionnaire abrégé de la Fable, par M. *Chompré*, *in*-12. 2 l. 10 s.
ENtretiens de Mucius & de Thenatre, sur les Ouvrages de Bayle, 3 vol. *in*-12.
Entretiens Physiques d'Ariste & d'Eudoxe, par le Pere *Regnault*, 4 vol. *in*-12. avec figures.
Espion de Thomas-Koulikan, *in*-12. fig. Hollande.
Esprit des Loix 3 vol. 7 l. 10 s.
Éloge de la folie, *in*-12. belle édit. avec beaucoup de figures.
Élémens de la Cosmographie, pour servir d'introduction à l'Histoire & à la Géographie, *in*-12. 1 vol. fig. 2 l. 10 s.
École ouverte pour apprendre l'Italien sans Maître, *in-oct.*

GRammaire Royale, Allemande & Françoise, *in-octavo.*

Grand Athlas, (le) *in-fol.* G. P. contenant cent Cartes nouvelles, par le Sieur *le Rouge*, 60 l.

Autre Athlas portatif, *in-quarto*, 20 l.

Généalogie historique des Maisons couronnées, 5 vol.

HIstoire Critique de l'ame des Bêtes, par M. *Guer*, in-*octavo*, 2 vol.

Histoire de Charles XII. Roi de Suéde, par M. *de Voltaire*, in-12. 1 vol

Histoire de la derniére Guerre de Bohëme, avec les plans des batailles & siéges, 3 vol. *in-12.* Hollande.

Histoire de la Guerre d'Hollande, 2 vol. fig. *in-12.*

Histoire du Chevalier de Grieux & de Manon l'Escaut, *in-12.*

Histoire de Suéde, par *Pufendorff*, 3 vol. *in-12.*

Histoire de Mademoiselle Christine, 2 vol. *in-12.*

Héros (le) de Gratian, *in-12.*

Histoire de M. Cleveland, 6 vol. *in-12.*

Histoire du Tremblement de terre arrivé à Lima, 2 parties.

Histoire des Empereurs, par M. *Crevier*, 6 vol *in-12.*

INtroduction à l'Histoire Universelle, par le Baron *de Pufendorff*, 8 vol. *in-12.* Hollande, belle édition.

Imitatio Christi, Libri 4. in-24. belle édition.

Joannis Buxtorfi Lexicum Hebraicum & Chaldaicum, in-oct.

Jalousie (la) inutile, ou Histoire de Favoride. 1 l. 4 f.

LEttres du Cardinal Bentivoglio, traduites de l'Italien, par *Vénéroni*, in-12

Lettre de Loredano, traduites en François, par *le même*, in-12.

Lettres de Jean de Witt, Pensionnaire d'Hollande, 5 vol. *in-12.*

Lettres de Saint Jérôme, 4 vol. *in-12.*

Lettres de M. Crébillon, 2 vol. *in-12.* petit for.

Lettres sur la Baguette devinatoire, *in-12.* figures.

Lettres d'un Hollandois, 3 vol. *in-12.*

Lettres de Montmartre

L'Esprit des Nations, 2 vol. *in-12.* 6 l.

MAniére de fortifier les Places fortes, *in-octavo* avec figures.

Mémoires de Montecuculli, *in-12.*

Mémoires de Saint Remy, *in-12.* 2 vol.

Mémoires de Montgon, *in-12.* 9 vol.

Mémoires du Chevalier d'Arvieux, avec ses Voyages, 4 vol. *in-12.*

Mém. de Mad. Montpensier, 7 vol. *in-12.* petit form.

Mémoires de Berval, *in-octavo.*

Mémoires de Gaudance de Luques; prisonnier de l'inquisition, 4 volumes.

Memoires & Aventures du Marquis de Courtanges, 1 vol. *in-12. Tradnit de l'Anglois.*

NOuvelles de Michel Cerventes, 2 petits volumes.

ŒUvres de Madame des Houliéres, pet. form. *in-12.*
——de Chaulieu, 2. vol. *in-12.*
——d'Antoine Hamilton, *in-12.* 6 vol.
——de Boileau, *in-12.* 2 vol.
——de Rablais, *in-12.* 2 vol.
——de Rousseau, *in-12.* 4 vol.
——de M. Pavillon, *in-12.* 2 vol.
Œuvres de La Fontaine, 8 vol. *in-12.*

POësies de Desmarets, 2 volumes *in-12.*
Poëme sur la Religion, par M. *Racine. in-12.*

REcueil d'Observations sut les apparitions, songes, &c. 6 vol. 9 l.
Régles du Médiateur, du Solitaire, du Tritril, & du Picquet Cadrille, 1 vol *in-12,* 2 l.

SPectateur Anglois, 7 vol. *in-12. Hollande.*
Spectateur François de M. *Marivaux*, nouvelle édition
Sermons de Châtelain sur divers Textes de l'Ecriture-Sainte, 4 vol. *in-octavo.*
——de La Riviére, *in-octavo,*
——de La Mothe, *in-octavo.*
——de Wérenfels, *in-octavo.*
——d'Osterwald, *in-octavo.*
——de Berteau, 2 vol. *in-octavo.*
Statues & Groupes de Versailles, Hollande, grand nombre de figures, *in-quarto.*
Secrets du grand & petit Albert, 2 vol *in-12.*
Siéges & Campagnes de feu M. de Saxe, avec les Plans en taille-douce, & son Portrait, *in-12.*

TRaité Philosophique des Loix naturelles, traduit du Latin par *Barbeyrac*, *in-quarto.*
Théologie Chrétienne, *par Cézale, Pégorice,* &c. *in-quarto.*
Temple (le) des Muses, représénté par 60 figures en taille-douce, de *Romain Picard.*
Théorie (la) pratique du Jardinage, nouvelle édition, augmentée de plus de 50 figures.
Tablettes dramatiques, contenant l'Abrégé de l'Histoire du Théâtre François, ou Dictionnaire de toutes les Piéces dudit Théâtre, 1 vol. *in-octavo*, brochure, 6 l.
Théâtre (le) de la Guerre de 1733 à 1735, *in-qaurto* long, en 80 Planches, 12 l.

VIe de Philippe II. Roi d'Espagne, 6 vol, *in-12.*
Vie du Cardinal de Richelieu, *in-12.* 2 vol.

PIÈCES DÉTACHÉES PAR ASSORTIMENT, DE M. FAVART.

LA Servante justifiée, *Opéra-Comique.*
La Chercheuse d'esprit, *Opéra-Comique.*
Le Prix de Cithére, *Opéra-Comique,*
Le Coq de Village, *Opéra-Comique.*
La Coquette sans le sçavoir, *Opéra Comique.*
Moulinet, *Opéra-Comique.*
Acajou, *Opéra-Comique.*
Théfée, *Opéra-Comique.*
L'École des Amours, *Op. Co.*
Le Bal de Strasbourg, *Opéra-Comique.*
Les Nymphes de Dianne, *Opéra-Comique.*
Moulinet, *Parodie.*
Hipolyte & Aricie, *Parodie.*
Thésée, *Parodie.*
Les Amans inquiets, *Parod.*
Les Indes dansantes, *Parod.*
Les Amours champêtres, *Par.*
Fanfale, *Parodie.*
Tircis & Doristée, *Parodie.*

De differens Auteurs.

LEs Métamorphoses, *Comédie.*
Esope au Village, *Comédie.*
Le Je ne sçai quoi, *Coméd.*
Xercès, *Tragédie.*
Catilina, *Tragédie.*
La Rivale Suivante, *Coméd.*
Le Rival de lui-même, *Com.*
L'Amour Castilan, *Comédie.*
Le Marié sans le sçavoir, *Comédie.*
Le Retour de Mars, *Coméd.*
L'Oracle, *Comédie.*
Les Graces, *Comédie.*
Zénéide, *Comédie.*
Le Fat puni, *Comédie.*
La Pupille, *Comédie.*
Inés de Castro, *Tragédie.*
L'Ecole Amoureuse, *Coméd.*
Aphos, *Comédie.*
La Gouvernante, *Comédie.*
Amour pour amour, *Coméd.*
L'Ecole des Meres, *Coméd.*
Mélanide, *Comédie.*
Maximien, *Tragédie.*
L'Ecole des Amis, *Coméd.*
Le Préjugé à la mode, *Co-*
L'Epreuve, *Comédie.*
L'Opéra des Gueux, *Coméd.*
Agathe, ou la Chaste Princesse, *Tragédie.*
Le Rival supposé, *Comédie.*
L'Impertinent, *Comédie.*
Rome sauvée, *Tragédie.*
Mérope, *Tragédie.*
Le Duc de Foix, *Tragédie.*
Alzate, on le Préjugé détruit. *Comédie.*
Le Glorieux, *Comédie.*
Le Philosophe marié, *Com*
Didon, *Tragédie.*
Le Distrait, *Comédie.*
L'Enfant prodigue, *Coméd.*
Œdipe, *Tragédie.*
Brutus, *Tragédie.*
La rencontre imprévue, ou la Surprise des Amans. *Comédie.*

On trouve chez le même Libraire un Assortiment général de toutes sortes de Piéces, tant anciennes que modernes.